12 AVRIL 1952

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 339 - 100 FRANCS

LES MAITRES VÉNITIENS AU LOUVRE

Les touristes qui chaque année à Pâques commencent à affluer dans notre capitale ne manquent pas de consacrer au Louvre une ou plusieurs visites. Ils auront, cette année, la joie d'admirer des tableaux que les circonstances n'avaient pas permis de montrer depuis longtemps. Poursuivant en effet la réinstallation de ses collections, le Musée vient de rouvrir au public la salle des Etats. Remise à neuf selon les conceptions modernes de l'agencement des musées, elle présente les chefs-d'œuvre des maîtres vénitiens, parmi lesquels la toile de Véronèse, « le Repas chez Simon », dont nous reproduisons un fragment. (Photographie Sougez.)

TOURISTES...

...qui VISITEREZ LA CORSE PENDANT VOS PROCHAINES vacances

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES

LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA CORSE

8me ANNÉE — NUMÉRO 339 12 AVRIL 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LES SAINT-CYRIENS CHEZ LES COUSETTES

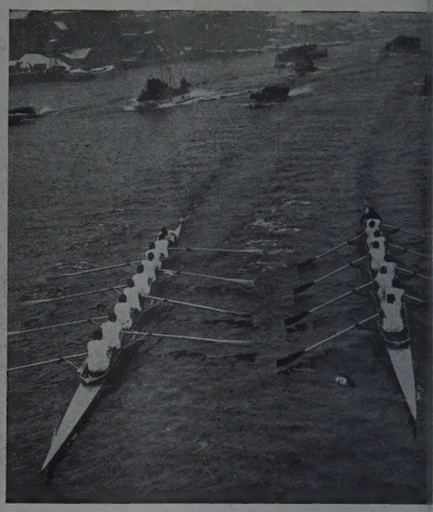
Comme chaque année, les saint-cyriens — c'est cette année la promotion Extrême-Orient — sont venus passer quelques jours à Paris. Le programme de ce séjour est à peu près immuable : visites de monuments, de musées et d'usines, démonstrations militaires, qui complètent sur certains points l'instruction des futurs officiers, prise d'armes à l'Ecole polytechnique en commun avec les X, défilé sur les Champs-Elysées après l'hommage à l'Inconnu, autre défilé dans les ruines de la glorieuse Ecole, qui se retrouvera peut-être un jour à Saint-Cyr, gala à l'Opéra. Mais il est une visite que les cyrards ne manquent jamais, celle d'une maison de haute couture, où, pendant un moment, les casoars jettent une note héroïque parmi les colifichets.

ACTUALITÉS MONDIALES I

PAU. Un important groupement de forces aéroportées a participé aux manœuvres dites « opération Swing » au camp de Ger, dans les Pyrénées. Des artilleurs mettent en batterie un 75 de montagne parachuté.

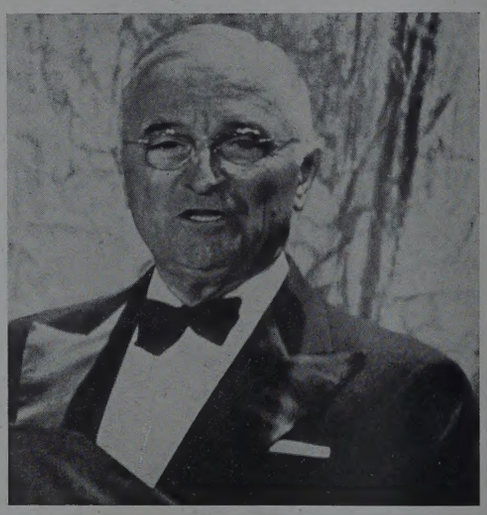
VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

PARIS. Les pouvoirs français en Indochine sont réorganisés. M. Letourneau (à g.), tout en demeurant ministre d'Etat, va s'installer à Saïgon où il exercera les pouvoirs de haut commissaire de France. Le général Salan (à dr.) est confirmé dans son poste de commandant en chef des forces stationnées en Indochine.



LONDRES. L'épreuve d'aviron Oxford-Cambri donné lieu à une lutte épique sur la Tamise. Cam (en tête à g.) devait succomber de justesse Oxford, dont c'est la première victoire depuis

TUNIS. Nommé premier ministre par S. A. le bey, M. Salaheddine Baccouche, que l'on voit en compagnie de M. de Hauteclocque, s'est efforcé de constituer un gouvernement en dépit des éléments néo-destouriens.



WASHINGTON. Au banquet annuel des dirigeants du parti démocrate M. Truman a annoncé sa décision de ne pas être candidat à la présidence des Etats-Unis. Cette nouvelle imprévue causa une grande sensation.

NEW-YORK. Une centaine d'habitants d'un de Russie d'Asie décidaient en 1947 de fuir le soviétique. Dix-sept d'entre eux, après des souff sans nom, ont réussi à gagner les Etats

OKINAWA. Les troupes américaines qui occupent cette île japonaise dressent des chiens-sentinelles. On voit le doyen de cet élevage, nommé Prince, surveillant une portée de jeunes qui grossiront le contingent.

BENGHAZI. Venus des diverses régions de la Tripolitaine, de la Cyrénaïque et du Fezzan, les 65 députés au parlement de Libye ont tenu leur première session, qui a été inaugurée par le souverain, Idriss I^er^.

MILAN. Les manifestations en faveur du reto Trieste à l'Italie continuent dans les grandes vill la péninsule. De son côté le maréchal Tito a d que la Yougoslavie n'accepterait jamais ce r

LA SEMAINE

VREUX. Le président de la République, qui est
n fervent de la pêche, est allé se livrer à son passe-
mps favori en Normandie et a réussi quelques belles
ises dans une petite rivière à truites, l'Andelle.

IEXICO. Des armes primitives gisant auprès de ces
ssements gigantesques d'un mammouth, mis au jour à
5 milles au nord de la capitale mexicaine, témoignent
ue des hommes vivaient voilà quelque douze mille ans.

ONDRES. Sereste Khama, chef d'une tribu de la
hodésie du Sud, qui avait choisi une épouse blanche
ns consulter son peuple, a été banni à vie, ce qui a
ulevé aux Communes les protestations de l'opposition.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

J'ÉCOUTAIS, l'autre jour, Jacques Lacour-Gayet, dont j'apprécie fort la science et la vigilance en ce qui concerne l'évolution des problèmes de l'économie, j'écoutais Jacques Lacour-Gayet lire, à l'Institut de France, un texte de grand intérêt sur les *Techniques nouvelles de vente.*

Je me défie du génie commercial quand il pousse, par exemple, certains peuples à vendre des armes qui seront, dès le lendemain, retournées contre eux. Je me défie du génie commercial quand je le vois au principe de fortunes monstrueuses qui sont un danger pour l'équilibre social. Mais je reconnais qu'à partir du moment où l'on aborde le temporel, tout se vend, tout se paie, tout s'achète, même les livres sacrés, même le vin de la communion. Je reconnais, avec Jacques Lacour-Gayet, qu'il ne suffit pas de produire, qu'il faut trouver l'acheteur, le séduire, le convaincre, et, par ainsi, fermer le cycle. Je reconnais aussi que la production et le commerce sont au fondement de tout l'édifice social. Cela dit, venons-en à ces méthodes américaines dont M. Lacour-Gayet se montre un partisan souriant, amusé parfois, somme toute convaincu.

Aider le consommateur dans ses fonctions de choix, lui faire gagner du temps, le renseigner sur ses besoins, l'induire en tentation, le décider finalement à « produire de la consommation », ainsi que me disait jadis Miguel de Unamuno, voilà qui n'est certes pas laissé au hasard par les spécialistes d'outre-Atlantique. Ils ont fondé des instituts et formé des légions de savants spécialistes. Ces messieurs codifient certaines pratiques abandonnées jusqu'ici au très sûr instinct des commerçants. Il s'agit de bien choisir la place du magasin, d'arrêter le piéton — mais y a-t-il encore des piétons en Amérique ? — de le frapper, grâce à des éclairages ingénieux. Tout cela n'est pas trop nouveau. Où la sacro-sainte technique intervient, c'est quand on commence à calculer l'angle de vision du passant, angle qui a tendance, nous affirme-t-on, à s'abaisser vers le sol... c'est quand il faut évaluer le « pourcentage » des promeneurs qui s'arrêtent, éviter les « angles droits » dans l'accès des boutiques, répartir l'intérieur du magasin en « surface libre » et « surface marchande », canaliser le public dans la surface libre, entretenir, conformément à certains tests, une température déterminée dans le local commercial, étudier le mobilier commercial, ses dimensions, son orientation, le niveau auquel il se présente, tout cela pour favoriser, chez le chaland, la tendance au moindre effort, etc.

Je pensais, en écoutant mon spirituel confrère, que les professeurs américains n'ont quand même pas encore pensé à tout. On pourrait aspirer le client au moyen d'un puissant courant d'air « climatisé ». On pourrait donner, au sol de l'entrée, une pente irrésistible, répandre, par pulvérisation, des parfums, saisir l'éventuel client, dès le trottoir, dans un champ électrique, ou magnétique. On pourrait remettre le client ainsi « happé » entre les mains d'un psychanalyste. Nos camelots, sur les marchés, remplissent très bien cet office. On pourrait, pour la viande, afficher par exemple un « indice de masticabilité ». — J'invente le mot ! Ouf ! — On pourrait imposer au consommateur une carte obligatoire et délivrée par un Institut de « caractérologie ». On pourrait pratiquer, sur lui, pour le mettre de bonne humeur, une inhalation de protoxyde d'azote, ou gaz hilarant. Vraiment, que ne pourrait-on pas ?

★

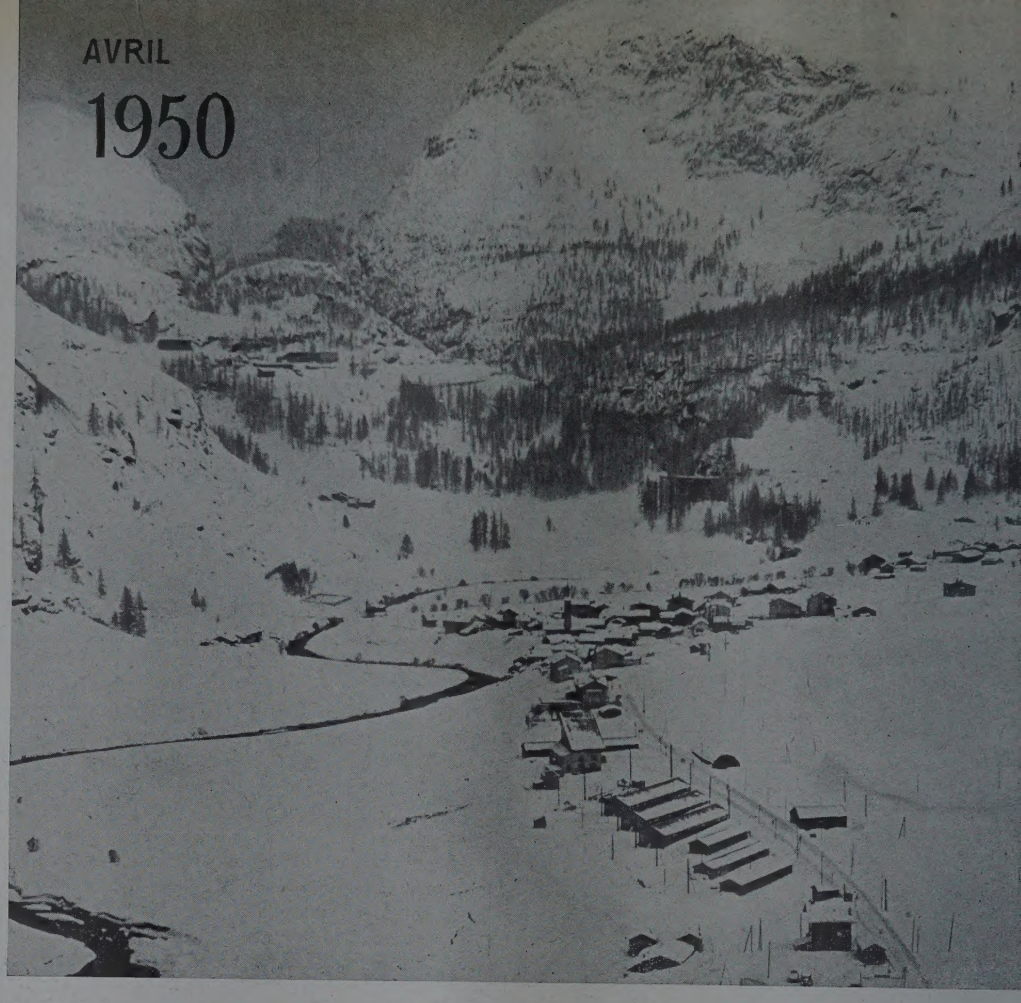
Les Américains nous rassurent, en quelque mesure, car ils nous prouvent qu'ils ont quand même beaucoup de temps à perdre. Dirai-je toutefois que leurs méthodes favoriseront fatalement un déclin du sens critique dans l'ensemble de la multitude humaine ? Ce qu'ils cherchent, tout compte fait, c'est le client automate. Que les hommes de ma patrie conservent aussi longtemps que possible l'esprit de finesse et le jugement, voilà ce que je souhaite ! Je dois dire qu'en faisant sa lecture Jacques Lacour-Gayet souriait, comme fait toujours un vrai Français quand il est en face des prestidigitateurs, des enchanteurs, des doctrinaires, et qu'il s'amuse, sans être pourtant tout à fait dupe.

Il n'y a pas de « PROBLÈME TIGNES »

★

AUX BEAUX JOURS LA CITÉ DISPARAITRA ET LE DERNIER CARRÉ DES « RÉSISTANTS » SE DISPERSE

PAR CLAUDE THOMAS



EN L'ESPACE DE DEUX ANS LE PAYSAGE DU VAL DE TIGNES NE S'EST PAS ESSENTIELLEMENT MODIFIÉ. SEULE SE DRESSE, EN AVAL, L'IMPOSANTE MURAILLE BÉTONNÉE DU BARRAGE. MAIS L'EAU MONTE A UN RYTHME TRÈS LENT, ET LE VILLAGE NE SERA SUBMERGÉ QUE DANS PLUSIEURS SEMAINES.

PENDANT des semaines on a beaucoup parlé, écrit, photographié, radiodiffusé même, autour d'un « problème » de Tignes. L'annonce de la mise en eau de l'immense lac réservoir — qui est appelé à fournir annuellement près d'un milliard de kilowatts-heure — avait brusquement attiré dans le val d'Isère la foule des reporters. Impressions vécues, témoignages recueillis, interviews multiples eurent droit à la place d'honneur dans la presse, sous des titres à sensation. La question fut évoquée au Palais-Bourbon, où M. Louvel, ministre de la Production industrielle, déclara fermement (ce que chacun savait déjà depuis plusieurs années) : « On n'entreprend pas la construction d'un barrage de 180 mètres de hauteur, totalisant 650.000 mètres cubes de béton, pour le démolir, quatre ans plus tard, au moment où les travaux s'achèvent. »

En réalité il ne peut y avoir, en 1952, de « problème » de Tignes, puisque celui-ci est résolu depuis six ans déjà. C'est en effet le 10 mars 1946 que l'Electricité de France reçut, par décret gouvernemental, l'autorisation de barrer la vallée de l'Isère, au-dessus du hameau des Brévières, pour constituer un réservoir de 237 millions de mètres cubes d'eau. Deux ans plus tard paraissait un second décret autorisant l'expropriation. En janvier 1950 le Conseil d'Etat avait bien annulé ces deux décisions, mais pour *vice de forme*, et, la situation aussitôt régularisée, les travaux furent poursuivis.

A cette date les pourparlers étaient engagés entre les Tignards et les « gens du barrage » en vue de la construction d'un nouveau Tignes sur le plateau qui domine le barrage, et l'on pouvait penser que le problème humain était sur le point d'être réglé.

OU EN EST-ON AUJOURD'HUI ?

EN mars 1952 un fait est acquis : le barrage est là ! Un mur de béton de 100 mètres de haut arrête les eaux de l'Isère, et à la fin de cet été l'ensemble de l'ouvrage, terminé, pourra entrer en fonctionnement. Cependant on parle toujours de l' « affaire de Tignes », et il n'est pas aisé à travers les interprétations contradictoires de faire le point exactement.

Une chose paraît certaine : la publicité donnée aux démêlés qui ont opposé les habitants du village condamné et les autorités n'a certes pas facilité la situation des premiers. Si, dès 1950, les Tignards avaient été convaincus qu'il leur était impossible de s'opposer aux travaux, ils seraient aujourd'hui installés dans un village moderne, en dur, chacun dans sa maison autour de la nouvelle église, qui se dresse, seule encore, au-dessus du barrage, sur le plateau des Boisses. Nombre d'entre eux regrettent à présent leur intransigeance passée, alors qu'il était encore temps de fonder ce « nouveau Tignes », qui aurait pu devenir en peu d'années une nouvelle station de sports d'hiver.

Or, pour avoir écouté les vains conseils de la « résistance jusqu'au bout », un certain nombre d'entre eux devront quitter définitivement la vallée de l'Isère. Il reste que des indemnités substantielles leur ont été attribuées : les cent une maisons, les cinquante granges, les neuf hôtels et les 237 hectares de jardins, prés, landes, bois et roc ont été largement évalués, et, selon l'expression même du porte-parole du gouvernement, « la personne la plus pauvre du village a perçu une somme d'un million deux cent cinquante mille francs ».

Contrairement à certaines affirmations lancées un peu à la légère, il n'y a pas non plus à Tignes de problème du logement. Des 497 habitants une dizaine seulement devront être hébergés provisoirement dans les cités construites pour les ouvriers du barrage. Les autres s'installent au hameau voisin des Brévières. Quelques familles ont pris des exploitations équivalentes dans le Vaucluse.

ARGUMENTS ET PRÉTEXTES

IL ne s'agit pas, évidemment, de prétendre que les Tignards pouvaient abandonner leur village de gaîté de cœur ; il est peut-être exagéré cependant pour parler, comme on l'a fait, du « drame de Tignes » d'évoquer le traité franco-sarde et les deux guerres mondiales.

— L'inondation ne s'imposait pas, réplique M. Favre, l'un des derniers élus de la petite commune. On aurait pu installer des chutes multiples au lieu de cet immense réservoir.

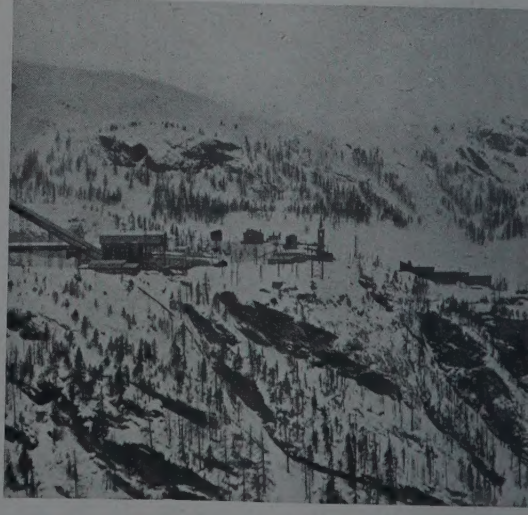
Il est malheureusement facile de répondre que l'importance de l'aménagement de Tignes vient précisément de l'énorme quantité d'eau emmagasinée, qui pourra être turbinée plusieurs fois, aux Brévières, à Malgouert, à Moutiers, à Aime et à Randens. Car à cette altitude le litre d'eau vaut de l'or.

— Nous n'abandonnerons pas nos morts du petit cimetière, ont dit les habitants.

Aujourd'hui l'exhumation et le transfèrement des cercueils sont sur le point de s'achever.

— La fermeture des vannes est une brimade. C'est pour nous faire peur, ont dit les résistants du « dernier carré ».

A quoi les techniciens répondent qu'il faut bien emplir le barrage. De toute façon, la fonte saisonnière des neiges va accélérer largement, dès la belle saison, le remplissage de l'immense cuvette de Tignes. Ajoutons que retarder d'un



LE PLATEAU DES BOISSES SUR LEQUEL S'ÉLÈVE L'ÉGLISE DE CE QUI POURRAIT ÊTRE LE NOUVEAU TIGNES

AVRIL

1952

TIGNES ENGLOUTIE SOUS LES EAUX

TIGNES VIT SES DERNIERS JOURS
LE 15 MARS LES EAUX DE L'ISÈRE NOIERONT SES 101 MAISONS
...TIE D'YS

Tignes sera noyé le 15 mars

Il y a deux ans, le 29 avril 1950, notre collaborateur Claude Thomas exposait dans « France-Illustration » comment les travaux entrepris à Tignes allaient transformer le val d'Isère en un immense lac de 237 millions de mètres cubes, réserve permanente de 800 millions de kilowatts-heure. Aujourd'hui les travaux sont en voie d'achèvement. L'aspect général de la vallée n'est pas modifié encore, mais l'eau commence à monter au bas de l'imposante muraille. Notre collaborateur a fait à nouveau le voyage de Tignes. Il en rapporte une vue objective d'un différend démesurément grossi et dont la totale submersion du bourg constituera, dans quelques semaines, le dernier épisode.

LA PLUPART DES TIGNARDS EXPULSÉS SONT ALLÉS HABITER AU HAMEAU DES BRÉVIÈRES.

an la mise en eau équivaudrait à la perte de 350 millions de kilowatts-heure, sans résoudre ce qu'on s'obstine à appeler le problème de Tignes.

LA FIN DU CHANTIER

ACTUELLEMENT Tignes, hormis le départ de ses habitants, n'a pas changé encore d'aspect. Le flot n'est pas en vue du village, et au pied de celui-ci l'Isère s'est élargie de quelques centimètres à peine. Mais l'eau commence à s'étendre au pied du mur de béton. Dans une quinzaine de jours la dernière phase des travaux commencera : 200.000 mètres cubes de béton, qui permettront d'atteindre la cote définitive. A la fin de cette année le réservoir sera rempli.

Les derniers Tignards s'apprêtent à abandonner leur vallon frontière. Cet exode sans doute leur crée bien des soucis... sans compter la perte des avantages d'ordre particulier que certains d'entre eux retiraient de cette situation frontalière. Mais il serait inexact de dire que tout n'aura pas été fait pour faciliter leur réadaptation dans les vallées voisines de Tarentaise et de haute Maurienne et pour concilier au maximum les intérêts légitimes des Tignards et l'intérêt national.

Il n'est d'ailleurs pas exclu que la nouvelle église n'amène, petit à petit, un regroupement sur le plateau même où s'est ancré le barrage... Et la semaine dernière nous avons pu voir quelques Tignards surveiller la mise en place des anciens vitraux dans la nouvelle chapelle...

EN AMONT DU BARRAGE ON CONSTATE QUE « L'ISÈRE S'EST ÉLARGIE DE QUELQUES CENTIMÈTRES A PEINE ».

L'ACTUELLE POPULATION DE TIGNES EST FORMÉE EN MAJORITÉ DE JOURNALISTES.

ESCORTÉ DES JEUNESSES DESTOURIENNES HABIB BOURGUIB

EN UNE PARADE A LA MODE TOTALITAIRE, LES JEUNES DU DESTOUR PRÉCÉDAIENT, VOILA UN AN, DANS LES RUES DE SOUSSE, LA VOITURE DE BOURGUIBA.

LE MOYEN ET LE BUT

UNE politique cohérente et ferme a enfin dégagé le problème tunisien des brumes qui l'obscurcissaient depuis des années. C'en est donc fini, on veut le croire, des incertitudes et des soubresauts d'un empirisme oscillant sans cesse au vent de nos discussions intérieures et des préoccupations partisanes. Cette politique nouvelle, M. Pinay l'a définie devant le parlement dans les termes ci-dessous, simples, clairs et qui ne laissent place à aucune équivoque.

★

« Il n'y a pas d'option entre la fermeté et les réformes. La fermeté, nécessaire devant les violences et les provocations, c'est le moyen. Le but, ce sont les réformes profondes, sans lesquelles la fermeté serait illégitime et illusoire. »

Pour la réalisation de ces réformes, dont le programme a été établi et qui doivent, en fin de compte, aboutir à doter la Tunisie de son autonomie interne pour la placer ensuite au rang des Etats associés de l'Union française, un calendrier a été dressé. Dès le 24 avril une commission mixte se réunira afin de mettre en route une première tranche de ces réformes, cette étape devant être accomplie d'ici cinq ans.

M. Salaheddine Baccouche, auquel S. A. le bey avait fait appel, s'est attaché à constituer un gouvernement résolu à collaborer loyalement avec nos représentants à cette réalisation. Mais il a dû tout d'abord se dégager des embûches dressées par les éléments extrémistes, peu disposés à abandonner l'emprise qu'ils exerçaient sur M. Chenik, otage des destouriens, dont l'agitateur Bourguiba s'était fait le protecteur.

Les résistances, les dérobades, le chantage exercés par les créatures des ministres déchus eussent été évités — l'échec retentissant de la grève générale politique l'a montré — sans les encouragements et les appuis dont les opposants tunisiens ont bénéficié dans certains milieux de la métropole. On pouvait imaginer que la détente dont avaient été suivies les décisions beylicales réjouirait tous les Français soucieux de voir le calme régner en Afrique du Nord. Il semble au contraire qu'elle ait déçu et peiné les mauvais prophètes qui nous prédisaient les pires catastrophes.

Habilement exploitées par les adversaires de la présence française, les âpres critiques formulées contre les mesures décidées par le gouvernement ne pouvaient que les exciter à la résistance et que contrarier l'effort commun d'entente et de collaboration.

Curieuse sollicitude, au reste, celle qui consiste à reprocher le manque de courtoisie du représentant de la France envers les ex-ministres du bey, qui avaient prétendu instituer notre procès devant l'O. N. U. et dont l'activité tendait depuis des mois à observer une passivité bienveillante à l'égard des assassins, des émeutiers et des fauteurs de troubles de toute sorte.

Le « progressisme » exigeait-il, d'autre part, de présenter comme un champion de la liberté et du droit un Habib Bourguiba arrêté à maintes reprises depuis 1934 pour ses menées antifrançaises, libéré à Marseille par les Allemands en 1942 et auquel Mussolini offrait le micro de Radio-Bari pour s'adresser aux Tunisiens !

Les archives ennemies saisies après la Libération ont révélé des tractations engagées par Habib Bourguiba avec les puissances de l'Axe. M. Robert Schuman n'a-t-il pas confirmé devant la Commission des Affaires étrangères, en réponse à la question d'un député, que le même Bourguiba avait fait aux hitlériens des offres de service ?

Le fait que cet expert en double jeu se soit ensuite tourné du côté des Alliés lors de leur avance en Afrique du Nord ne pouvait suffire pour le blanchir, car son activité ultérieure n'a fait que confirmer sa duplicité. Quittant clandestinement Tunis en 1945, il devenait au Caire durant quatre ans l'un des dirigeants les plus turbulents de la propagande antifrançaise en Afrique du Nord, aux côtés des Algérois du P. P. A. et d'Abd el-Krim, dont il se flattait en 1947 d'avoir organisé l'évasion.

... JOUAIT AU DICTATEUR

ET POURTANT

VOICI LES FRUITS DE 70 ANS D'EFFORTS FRANÇAIS

EN TUNISIE

Soyez prêts à toute éventualité, car si nous n'obtenons pas notre indépendance sur des bases pacifiques il faudra que nous l'obtenions par le sang et par la guerre. (Monastir, janvier 1951.)

Il faudra alors entreprendre des actions guerrières de grande envergure, la révolte s'organisera et le sang coulera. (Bizerte, janvier 1952.)

Par ailleurs, dans deux lettres adressées de Paris, en mars et juillet 1950, à l'un de ses propagandistes aux Etats-Unis, Habib Bourguiba témoigne éloquemment de cette volonté délibérée de fomenter des troubles et de susciter des incidents sanglants, dans le dessein avoué de précipiter l'intervention de l'O. N. U. dans l'affaire tunisienne. Il écrit notamment :

Nous entrerons ainsi dans la bataille décisive — la lutte armée à laquelle je me prépare sérieusement et qui nous sera imposée — avec d'immenses sympathies qui donneront le plein de leur rendement quand le sang coulera.

Faut-il ajouter que ce prétendu démocrate s'est grisé à un tel point de son rôle que des destouriens eux-mêmes s'inquiétaient des allures dictatoriales qu'il affectait volontiers ?

Il est regrettable que les mêmes qui s'apitoient sur le sort de Bourguiba et sur celui de son protégé Chenik n'aient pas eu un mot de regret pour les Français de Tunisie tombés sous les coups des émeutiers. Bien au contraire, les pionniers ou les fils des pionniers français qui ont apporté à la Régence le progrès technique, l'instruction, l'hygiène et les réformes sociales sont volontiers qualifiés de « négriers » parce qu'ils ont l'outrecuidance de demander que leurs droits soient sauvegardés dans les négociations prochaines. Ainsi, après soixante-dix ans d'une œuvre dont les résultats s'inscrivent dans l'actuelle prospérité du pays qu'ils ont fécondé, les Français de Tunisie n'auraient d'autre ressource que d'abandonner le terrain et de laisser à d'autres le bénéfice de leurs efforts.

Ce vide, du reste, serait vite comblé, car les candidats à la succession ne manquent point. Les richesses du sol et du sous-sol d'une des plus riches terres méditerranéennes sont avidement convoitées.

EN 1881, APRÈS LE TRAITÉ DU BARDO, LES MARABOUTS, PORTANT LE DRAPEAU DU PROPHÈTE, PRÊCHAIENT LA GUERRE SAINTE AUX TRIBUS. L'INTERVENTION DE L'ESCADRE FRANÇAISE, A SFAX ET A GABÈS, MIT FIN A LA RÉVOLTE. LA TUNISIE ÉTAIT PACIFIÉE.

LES FRUITS DE 70 ANS D'EFFORTS FRANÇAIS EN TUNISIE

	1880	1951
POPULATION	1.300.000 hab.	3.231.000 habitants
CULTURES	400.000 hect.	4 millions et demi
CÉRÉALES	20.000 q.	4 millions 200.000
OLIVIERS	3 millions de pieds	22 millions
VIGNOBLE	1.100 hect.	55.000 hectares
RAIL	20 kilomètres	2.093 km.
ROUTES	23 kilomètres	8.700 km.
HYDRO-ÉLECTRICITÉ	néant	60.000 k W-h.
PHOSPHATES	néant	2 millions de tonnes
FER	néant	750.000 tonnes
LYCÉES, ÉCOLES	10	820
HOPITAUX	néant	47

★

DÈS 1882 UN GRAND FRANÇAIS, JULES FERRY, ADMIRABLEMENT SECONDÉ PAR UN GRAND ADMINISTRATEUR, PAUL CAMBON, ET PAR LE CARDINAL LAVIGERIE, PACIFIAIT LA **TUNISIE**, QUI, LIBÉRÉE DU DÉSORDRE ET DE LA MISÈRE, ALLAIT DEVENIR BIENTOT L'UN DES PLUS RICHES JOYAUX DE NOTRE AFRIQUE DU NORD

Dans ses tournées de propagande à Londres et à Washington, dans les conférences de presse qu'il donnait à Paris, Bourguiba affirmait volontiers sa sympathie pour la France. Mais ses sentiments véritables éclataient dans les appels enflammés à la haine et à la violence qu'il prodiguait ensuite aux fanatiques destouriens et qui toujours étaient annonciateurs d'attentats et de troubles sanglants. Le florilège de ses appels à la révolte est éloquent :

Nous n'avons qu'un seul ennemi, la France, disait-il en février 1949 en tendant la main aux communistes. *Tant qu'elle occupe notre pays, c'est contre elle que nous devons mener un combat farouche.*

La duplicité du personnage, qui, à la même époque, protestait devant des auditoires parisiens de sa volonté d'entente avec la France, apparaît dans cette phrase où il donnait les raisons de l'appui que lui avait apporté Abd el-Krim :

Il sait que si, sur le plan diplomatique, j'ai pris une position modérée qui ne cède d'ailleurs rien de l'essentiel (l'abrogation du protectorat), *je me prépare et je prépare le peuple à la lutte armée qui, seule, nous donnera la victoire... Et la lutte armée doit être précédée d'une préparation diplomatique destinée à nous assurer le maximum d'appuis.*

Dans une seconde lettre, Bourguiba précisait à son correspondant qu'il avait pris des contacts pour la fourniture des armes à ses troupes fanatiques : « Armes légères d'abord pour la guérilla, les sabotages et l'exécution impitoyable des traîtres » *(sic)*, la distribution de ces armes sur des dépôts clandestins installés le long des côtes devant, ajoutait-il, se faire aisément le moment venu.

Et pour se procurer les 300 millions nécessaires à une première cargaison, le leader du Néo-Destour envisageait de faire une tournée dans les Etats musulmans du Proche et de l'Extrême-Orient, qu'il devait visiter effectivement à cet effet.

Il est facile, même pour des partis qui invoquent le respect des signatures dans les relations internationales, de proclamer caduc et périmé ce traité du Bardo qui en 1881 déléguait à la France le droit de souveraineté extérieure et le droit d'installation militaire dans la régence. Mais c'est faire bon marché de la situation stratégique de premier plan qu'occupe la Tunisie dans le bassin méditerranéen. C'est surtout oublier que le problème tunisien commande l'avenir de la communauté franco-musulmane dans toute notre Afrique du Nord. L'attention passionnée avec laquelle on y suit les événements actuels en témoigne.

Toute capitulation devant les menaces extrémistes, tout renoncement à nos justes intérêts en Tunisie auraient de telles résonances à travers le monde musulman que la situation de la France nord-africaine s'en trouverait dangereusement ébranlée. Cela vaut que l'on réfléchisse avant de porter condamnation, au nom de principes démocratiques qui ne sont nullement en cause, contre la politique de raison et de justice à laquelle le gouvernement de la France s'est résolu.

L'AMÉNAGEMENT DU BASSIN PARISIEN LUI ASSURERAIT SÉCURITÉ ET ENRICHISSEMENT

★

LES INONDATIONS, CE FLÉAU PÉRIODIQUE

Après que tant de dévastations causées par les eaux ont déferlé récemment sur la plupart des continents et alors que dans le bassin parisien même la Seine reste menaçante, l'article ci-dessous montre que l'homme moderne peut, avec succès, lutter contre l'inondation.

Les hommes ont cherché depuis fort longtemps à endiguer les cours d'eau, qui, tout en les attirant sur leurs bords — où se cristallisaient les premières installations — les menaçaient souvent par leurs débordements. Mais ces travaux se sont montrés toujours coûteux et souvent illusoires ; de nombreuses ruptures de digues — d'autant plus dangereuses qu'elles étaient inopinées — ont été rapportées par l'histoire. Rappelons simplement que, en 1948, le 30 mai *(Memorial Day)*, aux U. S. A., la ville de Denport, comptant 19.000 habitants, était détruite en quarante-cinq minutes et la riche vallée du Colombia, dévastée ; quelques semaines plus tard, sur notre sol, pour les mêmes raisons — mais heureusement avec des conséquences moins tragiques — la vallée du Grésivaudan était submergée par les eaux de l'Isère.

Dès 1856 un ingénieur, totalement oublié depuis, Vallès, condamnait l'endiguement sans appel et préconisait la retenue dans les hautes vallées des eaux inutiles d'hiver ainsi que des eaux dangereuses de crue, de manière à les rendre à leurs vallées en période d'étiage.

Belgrand, le grand technicien du XIX[e] siècle, avait bien, lui aussi, ainsi que d'autres ingénieurs, envisagé dans la région et pour la région du Morvan, au sol granitique et porphyrique imperméable, un certain nombre de barrages peu importants.

Rien dans l'ensemble toutefois n'avait été entrepris en dehors de quelques bassins destinés à l'alimentation de canaux (1) ou de rivières (Settons) lorsque survint, en 1910, dans la vallée de la Seine une crue dont bien des Parisiens ont conservé le souvenir ; 44 kilomètres de rues submergées, 14.000 immeubles atteints, de nombreux sous-sols servant d'exutoires aux eaux d'égout refluant par les canalisations, certains quartiers privés d'eau potable, de gaz, de lumière, de moyens de transport...

En 1920 un ingénieur qualifié (H. Chabal), s'étant inspiré des études de Belgrand relatives au Morvan, préconisait pour les vallées de la Seine, de l'Aube, de la Marne l'utilisation de certaines dépressions du sol imperméable (argile du Gault) de la Champagne humide pour y retenir eaux d'hiver surabondantes et eaux de crues. Son projet envisageait l'aménagement total du bassin de Paris ; il fut présenté en 1923 au Conseil général de la Seine par Augustin Beaud. Or, en 1924, de nouvelles inondations étant survenues, le parlement s'émut.

Entre temps, aux U. S. A., la vallée du Miami, affluent de l'Ohio, avait été, en 1923, transformée par la création de cinq grands bassins retenant un ensemble d'un milliard de mètres cubes, mettant ainsi à l'abri la puissante cité de Dayton, ravagée en 1913.

UNE RÉGION AMÉRICAINE RUINÉE DEVIENT UNE VALLÉE PROSPÈRE

Or il ne s'agissait là que d'une ébauche. Une réalisation d'une autre ampleur allait, dix ans après, se développer dans une région assez voisine, que l'insouciance de l'homme avait conduite à la ruine : la vallée du Tennessee.

Le Tennessee est une rivière de 1.200 kilomètres environ, affluent de l'Ohio, lui-même affluent du Mississipi. Descendant des monts Apalaches, boisés, il traverse une grande plaine formée de sable ou de gravier ainsi que d'une argile rouge se délitant facilement et où l'érosion hydraulique et éolienne est intense. Les crues, presque annuelles, dévastaient la vallée, qu'encombraient les dépôts de sable, d'humus arrachés au sol et dont 400.000 hectares avaient été ainsi rendus stériles. L'industrie périclitait, manquant de main-d'œuvre. Le président Roosevelt sut profiter habilement d'une grave menace de chômage, et en 1933 il fit voter le *bill* instituant un organisme, la *T. V. A. (Tennessee Valley Authority)*, doté d'une grande autorité, tempérée par l'emploi de procédés industriels très souples. Les buts, nettement fixés à la T. V. A., comprenaient tout d'abord la création de barrages destinés à retenir les eaux et s'opposant ainsi aux inondations, leur utilisation pour la production d'électricité, la régularisation du cours du Tennessee et, surtout, la fixation des terres.

Les travaux commencèrent l'année même, et en 1940 ils étaient suffisamment avancés pour que l'on pût en apprécier les résultats. Vingt et un barrages en béton ont été créés, certains atteignent presque la hauteur de celui de Génissiat. L'ensemble des lacs formés correspond à trois fois la surface du Léman. La navigation a quintuplé grâce à la régularisation du Tennessee sur près de 800 kilomètres. L'électricité produite par les turbines dont ont été dotés dix-huit barrages a atteint le total de 15 milliards de kW-h. en 1948. Les tarifs, abaissés de 23 %, ont favorisé la consommation, qui dépasse 2.400 kW-h. par habitant : aussi dans certaines villes neuf maisons sur dix disposent-elles de réfrigérateurs et 50 %, de cuisinières électriques. Les fermes sont en grande partie électrifiées.

L'agriculture a été rénovée grâce surtout à l'action persuasive des agents de la T. V. A. et à la création de quatre mille deux cents fermes d'expérimentation. La fixation du sol a été assurée par des talutages, des clayonnages, des plantations appropriées.

L'industrie a su également tirer parti de cette organisation qui lui assurait une main-d'œuvre redevenue stable, une énergie à bon marché.

LES BIENFAITS A ATTENDRE D'UNE TRANSFORMATION DU BASSIN PARISIEN

Revenons maintenant au bassin de la Seine. Quelle y est actuellement la situation ?

Outre certains travaux de rectification de la Seine dans la traversée de Paris, et dont les bénéfices — appréciables en temps de crue — sont purement locaux, quatre bassins réservoirs ont été créés, dont trois dans le Morvan, sur l'Yonne, sur la Cure et sur un de ses affluents (Crescent pour 14 millions de mètres cubes, Chaumeçon pour 20 millions, Pannessières pour 83 millions, ce dernier récemment créé) et un (Champaubert-aux-Bois) dans la région de Saint-Dizier, pour une partie des eaux de la Blaise — 23 millions de mètres cubes — affluent de la Marne.

Il s'agit de réalisations bien modestes, certes, puisque le volume total des eaux retenues ne s'élève qu'à 140 millions de mètres cubes et qu'il serait nécessaire d'en retenir dix fois plus en première urgence pour réduire très sensiblement les crues dangereuses.

On ne peut s'arrêter en si bonne voie, et d'autres ouvrages, plus considérables, tant dans le Morvan que dans la Champagne humide, sont étudiés par les services techniques du port de Paris.

La suppression des crues, l'amélioration du débit d'étiage permettront à la batellerie de ne plus connaître le chômage. La Marne, notamment, mieux alimentée en eau l'été, pourra sans aucun doute jouer un rôle de premier plan dans la liaison entre la région parisienne et la zone industrielle de l'Est (Lorraine, Sarre). Les chutes créées par la plupart des barrages — tout en tenant compte de leur intermittence — d'une part, et, d'autre part, l'amélioration du débit pour les usines au fil de l'eau pourront procurer un appoint de quelques centaines de millions de kW-h.

★

Des procédés consacrés par des réalisations admirables permettraient, dans de multiples cas, de maîtriser les inondations et procureraient en outre des avantages considérables.

L'agriculture pourra voir transformées en terres arables une grande partie des vallées inondées chaque hiver et consacrées de ce fait à des prairies : d'où un profit accru. Rappelons que 100.000 hectares ont été submergés en 1910. D'autre part, après étude, certains centres maraîchers pourront être créés et irrigués, et des milliers d'hectares déshérités recevront quelques millions de mètres cubes d'eau l'été (Champagne pouilleuse).

La question si importante et si discutée de l'eau d'alimentation des cités riveraines et avant tout de Paris pourra être résolue. Nous ne pouvons manquer de faire remarquer que la capitale reçoit (de sources captées à 130-170 kilomètres) de 260.000 à 400.000 mètres cubes par jour et que ce débit baisse précisément au moment où la consommation, l'été, augmente sensiblement. Des puisages en Seine et en Marne (avec infiltration, puis stérilisation) y suppléent pour 600.000 mètres cubes environ, auxquels s'ajoutent les eaux destinées aux services publics. La Seine en étiage ainsi épuisée, et dont le niveau n'est maintenu que grâce à des barrages mobiles, est transformée en cloaque où crèvent les poissons et où parfois ont été interdites les baignades !... La vidange estivale des bassins réservoirs d'amont, quadruplant le débit au moins, transformera complètement cette pénible situation et fera bénéficier les riverains à l'aval d'une dilution plus forte des eaux résiduaires de la capitale.

Il n'est pas jusqu'à la pisciculture qui ne puisse utiliser les bassins et en tirer un profit appréciable, comme le font certains pays voisins pour leurs lacs. Le Service des eaux et forêts ne néglige d'ailleurs pas cette question, comme en témoignent les résultats déjà obtenus à Champaubert. Le tourisme lui-même ne manquera pas de drainer ses fidèles vers les douze ou quinze lacs artificiels du Morvan ; l'exemple des Settons a prouvé que la technique peut parfaitement s'allier au goût de la beauté.

PAUL-EDMOND HENRY

(1) Celui de Saint-Ferréol, dans la montagne Noire, dû à Riquet en 1672, constitue une œuvre admirable pour l'époque.

LES DERNIERS JOURS DU BAGNE

PAR [illegible]

LES DOUBLES PORTES AUX SERRURES ENORMES, AUJOURD'HUI PARFAITEMENT INUTILES... UN DES SINISTRES VESTIGES DU BAGNE GUYANAIS. VOICI UNE AUTRE RUINE : UN « VIEUX BLANC », MINÉ PAR L'ALCOOL, QUI TRAINE UNE VIE MISÉRABLE SANS ESPOIR DE RELÈVEMENT.

L'APPEL DES PARTANTS : CEUX-LA REGAGNENT LA FRANCE, MAIS RETROUVERONT-ILS UNE PLACE DANS CETTE SOCIÉTÉ QUI LES A BANNIS ?

LIBÉRÉE DE SES FORÇATS

LA GUYANE FRANÇAISE VA RENAITRE

On eût cru un cadavre : l'homme gisait sur le dos, près du canal Laussat, exposant au dur soleil les pièces décolorées d'un sordide costume de toile et son maigre visage dont la peau safranée se piquait de poils gris. Le pantalon tenait par une ficelle, et la veste déchirée bâillait sur un buste où la saillie des côtes dessinait d'effrayantes griffures :

« C'est un Vieux Blanc, dit un créole : il est fin saoul. »

Et chacun passait son chemin. Je prévins la police, moins pour punir l'ivrogne que pour le soustraire à une insolation dangereuse. Un « Vieux Blanc », un forçat assommé par le tafia, spectacle courant, image banale à Cayenne, où, malgré la fin du bagne, les tristes parias continuent à errer.

« Gibier de Cayenne ! » : l'injure jadis en disait long. Depuis un siècle la « route du bagne » se confondait avec celle de la Guyane ; la circonscription pénitentiaire de Saint-Laurent-du-Maroni a vu défiler dans ses camps des milliers de réprouvés. Des noms sinistres ont fourni à ces lieux leur triste célébrité ; des récits d'or, de stupre et de sang ont donné à la Guyane l'auréole maléfique qui la pare encore actuellement.

Sans doute ces temps sont-ils révolus : désormais transportés et relégués doivent être incarcérés à l'île de Ré. Seuls demeurent en Guyane les condamnés en cours de peine, mais c'est précisément leur survivance dans un monde changé qui pose à la société un des problèmes les plus graves.

Mort officiellement, le bagne se survit néanmoins : on retrouve ses traces à Saint-Laurent, et les ruines de ses établissements jalonnent les roches de Kourou, les îles du Salut, Cayenne. Le phare de l'île Royale, dont Seznec, le bagnard innocent, fut le gardien durant de longues années, a été construit par la main-d'œuvre pénale, et c'est encore un transporté libéré qui nous en fait gravir les rudes escaliers ; tous ces bâtiments épars et que la brousse envahit furent les geôles des bagnards et les casernes de leurs surveillants.

De sombres cachots et de sombres histoires : 3 mètres carrés aux murs

★

Cayenne... Saint-Laurent-du-Maroni... ces noms évoquent encore à nos oreilles les horreurs du bagne dénoncées naguère par Albert Londres. Pourtant il n'y a plus de bagne. Depuis 1938 on n'envoie plus de condamnés en Guyane. Les 3.500 derniers forçats ont été ramenés en France de 1947 à 1950. Seuls une centaine de volontaires sont restés. Débarrassée de sa fâcheuse réputation, la Guyane pourra-t-elle être mise en valeur ? C'est ce qu'examine plus loin Pierre Denoyer à la lumière d'un essai de colonisation sur de nouvelles bases.

maçonnés, une planche où des fers enserraient les chevilles durant la nuit, les doubles portes aux serrures énormes, les rondes sournoises du porte-clefs, les drames provoqués par des mœurs contre nature, les évasions tragiques, souvent dignes d'un meilleur sort.

Tels sont les relents du bagne qui flottent encore sur la terre de Guyane, devenue département français.

LES « VIEUX BLANCS »

La décision de supprimer la transportation a tari à sa source le recrutement du bagne guyanais ; aucun convoi ne vient plus à l'embouchure du Maroni livrer, comme naguère, sa cargaison de mauvais sujets. Finie cette concentration de condamnés qui, à une certaine époque, groupait plus de six mille forçats !

Mais, si le bagne doit mourir, son agonie risque d'être longue, car il reste les autres, les quelques centaines de forçats et de relégués qui doivent y finir leur temps puis, leur condamnation purgée, réintégrer la métropole, où les attend, en principe, une existence d'hommes libres. Ainsi le bagne devait s'éteindre par épuisement de ses effectifs, but que l'on pensait atteindre en quelques années.

« Hélas ! me confie un surveillant, c'était mal connaître la mentalité de ces individus. Les meilleurs sont partis et il ne reste plus que la lie des « indécrottables » : parfois de pauvres types sans volonté, abrutis par le tafia, dangereusement aptes à toutes les besognes ; plus souvent des incorrigibles, généralement des relégués, qui ne vivent que de méfaits. Presque tous ces débris que vous voyez errer en Guyane à la molle recherche d'un travail, ce sont des relégués individuels, c'est-à-dire ceux auxquels on a consenti, pour augmenter leurs chances de reclassement, une sorte de demi-liberté discrètement surveillée. Encore un effort, encore un certain temps d'épreuve, et ils pourraient demander à être relevés de leur peine, puis rapatriés. Mais bien peu y parviennent ; une histoire de mœurs, des coups de couteau, un vol qualifié feront retomber sur eux, pour des années, la porte de la geôle. »

En attendant l'heure incertaine de leur rapatriement les « Vieux Blancs » trouvent des emplois dans les exploitations de canne à sucre, dans les distilleries, dans certaines administrations ou chez les particuliers. Mais les plus sages savent bien qu'ayant dépassé la quarantaine leur avenir le plus sûr est encore en Guyane, où ils peuvent aisément, pour peu qu'ils s'en montrent dignes, se créer une honnête situation.

Un petit nombre enfin, autorisés à rentrer en France, tentent avec joie la grande aventure, et ce sont eux que je suis allé voir embarquer aux îles du Salut lors du dernier convoi.

CEUX QUI S'EN VONT...

Du plateau de l'île Royale on peut voir grossir à l'horizon la silhouette du cargo *Ile-de-Noirmoutier* arrivant de Bordeaux, via les Antilles. Il vient charger deux cent cinquante transportés et relégués qui, à l'expiration de leur peine, sont admis à regagner leurs pays d'origine : des Français métropolitains, un bon nombre de Nord-Africains, quelques Malgaches, une quinzaine d'étrangers.

Venus de Saint-Laurent ou de Cayenne, ou encore des profondeurs des bois où ils se livraient à l'orpaillage, les « Vieux Blancs » attendent depuis trois semaines à l'île Royale l'heure bénie de l'embarquement. La voici venue : à un quart de mille de la côte *l'Ile-de-Noirmoutier* a jeté l'ancre. Sur l'appontement où sont rassemblés les partants l'appel des noms se poursuit, monotone. Des groupes se forment, que je parcours. L'ensemble n'est pas brillant : des gars anémiés par le climat et par les fièvres, rongés par le paludisme, usés par le tafia. (Les malheureux reconnus lépreux ont été gardés en Guyane, où ils seront soignés à la léproserie de l'Accarouany.) Ils ont tous quinze, vingt, trente ans de bagne. Tristes déchets. Mais tout ce monde a bon moral :

— Content de partir ?

— Et comment ! Ça fait dix-sept ans que je suis là.

— Où vas-tu ?

— A Paris pour commencer. J'ai encore une sœur, mais on ne s'écrit plus depuis huit ans. Elle sera quand même bien contente de me revoir. Enfin, j'espère...

— Mais as-tu un métier ? Un peu d'argent pour voir venir ?

— Pas des masses, mais je travaillerai.

— Qu'est-ce que tu sais faire ?

— Je bricole. Et puis quoi, je me débrouillerai toujours !

Je ne partage guère cet optimisme, et le reclassement de ces réprouvés me paraît difficilement réalisable. Certains de leurs camarades, sans doute mieux inspirés, sont restés en Guyane, où le commerce et le trafic de l'or, à la belle époque, les ont enrichis. Ceux-là pourraient revenir en France... et ils ne le font pas.

J'aborde Bébert, un forçat libéré dont un collier de tatouages décore la poitrine velue. Il pêche le requin aux îles du Salut.

— Et toi, lui dis-je, tu ne pars pas ?

Il cesse un instant d'aiguiser son couteau ; puis, sa casquette sur l'oreille, le mégot au coin des lèvres, il me regarde et laisse tomber :

— Pas si bête !

Par paquets de vingt la chaloupe charge ces passagers gratuits, les débarque à l'échelle de coupée, revient pour un nouveau voyage. A chaque fournée c'est un encombrement de sacs miteux et de valises ficelées. Une assistante sociale et un major de l'armée du Salut s'activent autour des malheureux. L'entr'aide n'est pas un vain mot, et les éclopés sont soutenus, hissés, portés par leurs camarades valides.

Accoudé à la lisse, le médecin du bord regarde d'un œil blasé :

— Une trentaine coffrés à l'arrivée pour bagarres ou vols commis à bord, deux ou trois pauvres types qui casseront leur pipe en cours de route...

« Docteur, on vous demande d'urgence au pont B. »

Le steward est là qui s'impatiente.

— Vous voyez, me dit le toubib, ça commence, excusez-moi.

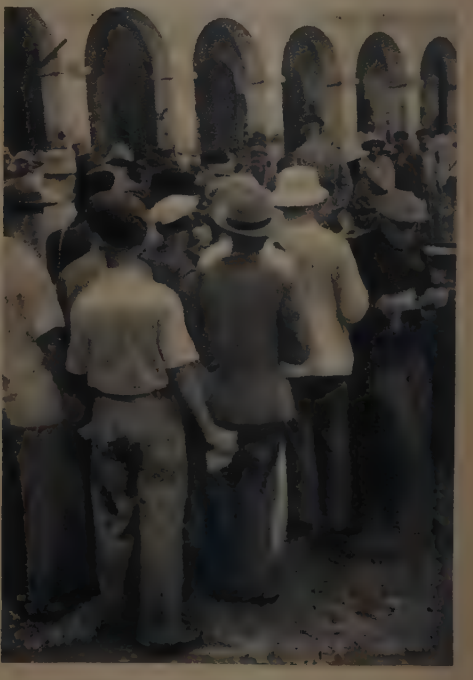
CEUX QUI RESTENT

Le transbordement a duré une grande partie de la journée. Avec le soir l'île retrouve son calme et son silence. A l'horizon la côte de Kourou n'est plus qu'une ligne sombre, bosselée par l'élévation des « mornes ». Sur les rochers l'écume des vagues s'est teintée de plomb. Le double feu du phare a commencé sa ronde nocturne ; d'âcres senteurs de marée s'échappent par bouffées des débris de requins éventrés. Lentement l'*Ile-de-Noirmoutier* s'éloigne vers la haute mer.

Bébert est là, au bord de l'eau, son éternelle casquette relevée sur le front. Il siffle, et j'imagine que c'est pour chasser le cafard qui l'étreint. Quelle idée ! L'homme, comme chaque soir que Dieu fait, répare ses filets avec application, sans même accorder un regard au bateau qui s'en va...

DANS CETTE CELLULE LES CONDAMNÉS A MORT VIVAIENT LEURS DERNIERS JOURS.

UN DES « VIEUX BLANCS » QUI ONT SU SE RECLASSER SUR PLACE : LE CRIEUR MUNICIPAL.



LE MONOTONE APPEL DES NOMS AVANT L'EMBARQUEMENT POUR LA FRANCE DES LIBÉRÉS.

LÀ OÙ S'ÉLEVAIT LE CAMP DES RELÉGUÉS DE SAINT-JEAN-DU-MARONI, CES MAISONS CONFORTABLES ABRITENT MAINTENANT DES « PERSONNES DÉPLACÉES ».

UN NOUVEAU MODE DE COLONISATION
L'EXPÉRIENCE DE SAINT-JEAN-DU-MARONI

PAR PIERRE DENOYER

M. ROBERT VIGNON EST PRÉFET DE LA GUYANE.

Le bagne disparu, que reste-t-il en Guyane ? Peu de choses connues, en vérité, mais beaucoup de richesses en puissance. Toutefois, sur ce territoire grand comme un cinquième de la France, couvert de belles forêts, au sous-sol encore presque inexploré, vivent seulement 28.000 habitants, dont 3.000 Indiens et Noirs ! Ces 25.000 Blancs — dont 11.000 groupés à Cayenne — dépendent de l'extérieur pour les principales nécessités de la vie, y compris le lait, la viande, le sucre. Dans leur capitale, jusqu'à hier, ils n'avaient pas d'égouts ! Pour pénétrer vers l'intérieur des terres ils n'ont pas de routes.

Pour mettre en valeur cette région restée presque partout à l'état de nature il faudrait de la main-d'œuvre. A plusieurs reprises dans le passé des essais de colonisation avaient été faits, dans des conditions, au demeurant, peu favorables ; ils avaient échoué. Le gouvernement français expérimente depuis deux ans un nouveau mode de colonisation. Si cet essai est concluant, la Guyane va, enfin, se développer.

Jusqu'ici l'individu isolé n'avait pu vaincre à lui seul les difficultés énormes de ce pays primitif, mal réputé, éloigné de la mère patrie. Les sociétés exploitantes n'avaient pas été plus heureuses, faute de pouvoir trouver sur place de la main-d'œuvre ou des conditions d'existence permettant d'en faire venir.

C'est l'Etat français qui entreprit d'implanter le premier volant de main-d'œuvre nécessaire aux exploitations nouvelles. Pour « amorcer la pompe » il a eu recours à des « personnes déplacées », que la solidarité internationale lui faisait, d'autre part, un devoir de secourir.

« PERSONNES DÉPLACÉES »

Dès 1948 le ministère des Affaires étrangères fit un accord avec l'Organisation internationale des réfugiés nous autorisant à recruter dans les camps des zones française et anglaise de l'Allemagne occupée cent familles — au maximum cinq cents personnes — acceptant de travailler en Guyane. L'Organisation payait à l'Etat français une somme forfaitaire en dollars pour couvrir les frais de transport et d'installation des réfugiés. Le gouvernement français, de son côté, faisait avec chaque famille un contrat lui assurant un salaire fixe pendant deux ans, à dater de son arrivée à pied d'œuvre, et des facilités pour son reclassement sur le territoire guyanais. Il nous fallait des hommes déjà familiarisés avec la mécanique, le bâtiment et l'agriculture. Nous ne nous étions pas présentés les premiers dans les camps ; le choix était moins grand. Au total, ce sont soixante-cinq familles, groupant cent quatre-vingt-quinze personnes déplacées, qui furent transportées en Guyane au cours de l'année 1949.

Les locaux du bagne, abandonnés, devaient servir au premier hébergement. Les remettre en état n'était pas une mince affaire. Les anciennes prisons exhalaient une odeur de pourriture et de mort. Les maisons des gardiens, pourtant construites en « dur », offraient un spectacle lamentable. Le plus souvent les tôles rouillées des toitures laissaient dégoutter une pluie dévastatrice à l'intérieur. Dans l'une d'entre elles, reconquise par la brousse, un arbre, avec désinvolture, s'était installé dans ce qui avait été autrefois une coquette salle à manger. Les jardins, en friche, assuraient aux serpents et aux lézards une vie idéale.

Un premier coup d' « époussetage » fut donné avec les ressources locales. Le pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni, transformé, fut affecté à la main-d'œuvre indigène. Aux « personnes déplacées » furent attribuées les maisons des gardiens de l'ancien camp de relégués de Saint-Jean-du-Maroni, à 20 kilomètres de Saint-Laurent.

C'est ce village de Saint-Jean, transformé depuis deux ans, qui contient en germe tous les espoirs de la résurrection guyanaise.

Malgré l'accueil chaleureux de la population locale, les nouveaux arrivants, débarqués du *Duc-d'Aumale* en juillet et en novembre 1949, éprouvèrent quelques désillusions. Les cocotiers ne faisaient pas oublier les sapins, la neige de Noël, les champs de pommes de terre, les usines de la vieille Europe centrale.

Dans les camps allemands, sous une discipline sévère, tous les D. P. *(Displaced Persons)* étaient réunis par une idée commune : le désir de liberté. A Saint-Jean, où ils trouvaient enfin cette liberté, ils paraissaient ne plus savoir profiter de ses avantages.

La période d'adaptation pourtant fut courte. Presque tous réagirent parfaitement bien aux conditions nouvelles. Animés du désir de « s'établir », ils manifestèrent une admirable bonne volonté au travail. En particulier ceux qui, dès leur arrivée, purent être employés dans leur spécialité se mirent à la tâche avec joie.

Au début les conditions matérielles étaient rudimentaires et le problème de la nourriture, crucial. Un restaurant communautaire avait été mis sur pied. Mais on enregistrait des plaintes : « Pas de pommes de terre ! Pas de viande ! » Les pommes de terre, en effet, ne poussent pas normalement en Guyane ; et l'élevage y est encore presque inconnu.

Il fallut un peu de temps pour habituer les corps à l'équilibre alimentaire du

M. G. CORNU DIRIGE L'INSTALLATION DES « D. P. ».

climat tropical, mais aujourd'hui les ménagères ont appris à cuisiner les produits locaux, qui font les délices des maris et des enfants. Chaque D. P. dispose, à côté de la maison qu'il habite, d'un terrain assez grand pour faire pousser fruits et légumes pour sa famille : salades, radis, haricots verts, bananes, ananas, mangues, etc. La pêche fournit également un apport de nourriture appréciable.

Très vite on s'aperçut que pour mener à bien les tâches assignées à cette nouvelle petite colonie la formule administrative manquait de souplesse. On forma une société d'Etat, le B. I. P. I. G. (1), dont le président, M. Armand Zivès, ancien préfet de Seine-et-Oise et romancier apprécié, réside à Paris, tandis que son directeur, M. Gilbert Cornu, réside en Guyane et cumule les attributions d'inspecteur du travail et de directeur de la main-d'œuvre. Le gouvernement français affecta une première somme de 140 millions de francs à la petite société, qui engagea en France une demi-douzaine de techniciens qualifiés pour encadrer les personnes déplacées. Disons tout de suite que si les fonds du F. I. D. O. M. ont été largement mis à contribution jusqu'ici, les opérations sont orientées vers le rendement pour que les appels aux fonds d'Etat diminuent.

LE TRAVAIL DES ÉQUIPES

On imagine avec peine la variété des travaux que durent accomplir ces nouveaux colons. Le problème des transports s'imposa d'abord. Le Maroni permettait les transports lourds par chalands. Mais la route qui reliait Saint-Jean à Saint-Laurent ne supporta pas longtemps les camions qui transportaient journellement ravitaillement et matériel. Elle fut reconstruite assez vite grâce au matériel puissant dont fut équipé Saint-Jean : bulldozers, niveleuses, tracteurs, charrues, camions, machines-outils, scies forestières, etc.

L'*équipe bâtiment* commença par réparer et aménager les logements. Le village de Saint-Jean comprend une cinquantaine de maisons. Les familles régulièrement constituées ont eu, dès leur arrivée, à leur disposition un logement composé de deux ou de quatre pièces avec galerie et dépendances. Ces logements étaient pourvus du matériel de démarrage indispensable : lits, table, fourneau de cuisine. Depuis, les menuisiers-ébénistes du centre ont fabriqué de beaux meubles en bois de Guyane : fauteuils, chaises, tables, buffets, démontables ou non. Les immeubles construits par l'administration pénitentiaire — en maçonnerie avec charpente de fer — avaient besoin de beaucoup de réparations. Les toitures ont été refaites ainsi que toutes les peintures.

Un château d'eau et une petite centrale électrique ont été installés ; tous les logements ont maintenant l'eau courante et l'électricité. A côté de chaque maison a été construite une annexe comprenant buanderie, cuisine et douches. L'équipe achève de doter chaque maison d'une fosse septique.

Saint-Jean-du-Maroni offre ainsi non seulement un foyer pour chaque famille, mais un logement individuel pour chaque célibataire. Pouvait-on mieux réaliser le rêve de personnes déplacées de retrouver enfin un foyer ?

Dans le même temps où l'équipe bâtiment donnait au centre une physionomie nouvelle, les gars de l'*atelier mécanique* mettaient en état de vieux camions des surplus américains et organisaient un « pare-auto » et un « atelier de réparations ». Ce sont eux qui assurent l'entretien des engins mécaniques, auxquels on demande un important travail. Ils ont rendu des services appréciables sur la route Saint-Laurent-Saint-Jean ; ils sont appelés à en rendre plus encore. Lorsque le dernier tronçon de la route Cayenne-Saint-Laurent sera achevé, l'activité automobile sera subitement accrue et l'on aura besoin de mécaniciens pour dépanner et réparer.

Une scierie a été mise sur pied. Elle fonctionne depuis quelque temps déjà. Les arbres sont coupés en forêt par les autochtones ; les billes flottantes descendent le Maroni jusqu'à la scierie, où elles sont débitées. Les besoins en bois de construction diminuant maintenant, la production de la scierie va être orientée vers la menuiserie. Ce sera l'amorce d'une fabrique de meubles, qui doit trouver des débouchés non seulement en Guyane française, où il n'existe qu'une insuffisante menuiserie privée, mais en Guyane hollandaise.

La *section agricole* a été chargée de subvenir dans toute la mesure du possible aux besoins alimentaires de la petite colonie. Comme on l'a vu plus haut, chaque « personne déplacée » dispose aux abords immédiats de sa maison d'un jardin lui permettant de faire pousser les légumes de son choix. L'un des colons, pour qui la cuisine sans paprika était sans saveur, en planta à tout hasard dans son jardin. Ce fut une réussite. Sa récolte dépassant ses besoins, il en céda à son entourage et, grâce à son condiment préféré, réalisa quelques bénéfices.

Mais le centre de Saint-Jean possède en outre trois grands jardins collectifs. On a mis en exploitation une vingtaine d'hectares, consacrés aux cultures maraîchères et vivrières animales. On a aussi débroussaillé une trentaine d'hectares, qui sont plantés en cocotiers, et une cinquantaine réservés aux herbages.

Il y avait à Saint-Jean à l'arrivée des « personnes déplacées » un troupeau de bovins assez élevé en nombre (80 têtes environ), mais en très mauvais état. Ce troupeau fut soigné. Toutefois la savane de la région ne permet pas, de toute façon, d'escompter un bon rendement en lait. C'est pour la viande surtout qu'il faut élever les bestiaux. Pour permettre au cheptel de grandir plus vite la viande avait été rationnée et les bêtes, abattues avec parcimonie. Mais les vieilles bêtes improductives puis les taureaux excédentaires furent livrés au ravitaillement des habitants. Ce fut un appoint béni. Aujourd'hui le cheptel, augmenté par un apport d'animaux de Guyane anglaise, s'élève à plus de cent bovins et une cinquantaine de buffles. Une porcherie compte maintenant cent vingt pores environ.

CHAQUE FAMILLE DE « D. P. » DISPOSE D'UN JARDIN OU ELLE FAIT POUSSER SES LÉGUMES.

UN ATELIER DE RÉPARATIONS ASSURE L'ENTRETIEN DES ENGINS MÉCANIQUES DE CULTURE.

LE CHEPTEL DU CAMP COMPTE PLUS DE CENT BOVINS ET UNE CINQUANTAINE DE BUFFLES.

Primitivement on avait espéré créer aux alentours du village des fermes sur lesquelles on aurait appelé de nouveaux immigrants. En fait, au lieu de l'excellente argile bleue de la région de Cayenne on trouve aux environs de Saint-Jean des terres moyennes. L'ingénieur agronome et le vétérinaire venus de France pour guider la section agricole estiment qu'il vaut mieux les consacrer à l'élevage combiné avec les oléagineux (les bestiaux paissent entre les cocotiers) et chercher ailleurs des terres de culture.

UNE TOUR DE BABEL

Les « personnes déplacées » comprennent des éléments nationaux divers, en majorité des Polonais et des Hongrois, des Yougoslaves, des Tchèques, des Slovaques et quelques Ukrainiens. Au début leur connaissance du français étant faible et les instructions diverses toujours en français, il fallait parfois passer par le truchement de l'allemand pour se faire bien entendre, les femmes allemandes d'un certain nombre de travailleurs servant d'interprètes. Mais un instituteur alsacien fait, en français exclusivement, la classe aux enfants, à ceux des cadres comme à ceux des travailleurs. Français, étrangers, créoles et Indiens indistinctement font des progrès satisfaisants.

Les rangs des « personnes déplacées » se sont un peu clairsemés. Une trentaine d'individus — presque tous célibataires — se sont reclassés dans des emplois divers en Guyane, surtout à Saint-Laurent et à Cayenne. Une trentaine encore sont repartis volontairement ou parce qu'ils s'étaient révélés des éléments de trouble plutôt que de collaboration.

Ceux qui sont demeurés au centre semblent avoir un bon moral. C'est du moins l'une des impressions rapportées par M. Salin, secrétaire général du B. I. P. I. G., qui vient de rentrer à Paris après un séjour de quelques semaines en Guyane. Le village est redevenu coquet, propre, souriant. Un square avec jardin de fleurs a été remis en état le long du Maroni. On vit à Saint-Jean comme dans n'importe quel village du monde.

Une coopérative, fondée d'abord avec des avances du centre, a pris un développement important. On peut maintenant y acheter tous les jours aussi bien des conserves que des légumes, des étoffes que des bicyclettes, de la confection ou des articles de pêche.

Le système des équipes, créé au début, est en train d'éclater. Plusieurs

(1) Bureau pour l'installation des personnes immigrées en Guyane, 241, boulevard Saint-Germain, Paris.

CE SQUARE AU BORD DU MARONI ÉVOQUE, AVEC SON PORTAIL OUVERT SUR UNE ROUTE TRANQUILLE, N'IMPORTE QUEL JARDIN DE CHEZ NOUS.

LA MATIÈRE PREMIÈRE NE MANQUE PAS, EN CE PAYS DE FORÊTS, AU MENUISIER DU CAMP, DONT LA TENUE DONNE UNE IDÉE DE LA CHALEUR.

« personnes déplacées » sont maintenant directement intéressées à leur production. Elles ont la possibilité de prendre à leur compte certains travaux, d'embaucher des ouvriers et des manœuvres.

Les nouveaux colons se sont bien acclimatés à la chaleur humide, mais sans excès, de la région ; les nuits sont fraîches, et le climat est généralement bien supporté par les Blancs. L'état sanitaire dans l'ensemble est bon ; à toutes fins utiles un médecin est attaché au centre. Plusieurs naissances ont eu lieu ; les bébés se portent bien.

La réputation de la Guyane était autrefois très mauvaise sous le rapport des maladies tropicales. Depuis 1949 des campagnes énergiques contre le paludisme et la fièvre jaune ont été couronnées de succès. Il faut en rendre hommage au directeur de la santé, M. Rain, et à ses collaborateurs. Dans le secteur de Cayenne notamment on a obtenu une chute notable de la morbidité paludéenne (3 cas de paludisme contre 196 dès la première année). Parallèlement, à Saint-Jean-du-Maroni, une « dédétisation » minutieuse rend les moustiquaires superflues.

La direction du centre a été confiée à M. Drouot-l'Hermine, qui avait acquis une bonne expérience coloniale en Indochine avant de venir en Guyane. A côté des branches de production il a organisé un « foyer » où l'on trouve un bar-restaurant avec poste de radio, jeu de ping-pong, etc. La grande salle du foyer peut être transformée en salle de cinéma, et l'on va prochainement projeter des films une ou deux fois par semaine. Quelques bals organisés dans des occasions diverses ont connu un grand succès, attirant même des danseurs de Saint-Laurent. Un terrain de sport a été aménagé et une équipe de football, organisée. Bientôt on pourra aussi jouer au tennis.

Dans le domaine spirituel les nouveaux colons de Saint-Jean ne sont pas délaissés. Chaque semaine ils reçoivent la visite des desservants catholique et protestant de Saint-Laurent-du-Maroni.

LES ENFANTS DES « DISPLACED PERSONS » SE SONT RAPIDEMENT ADAPTÉS A LEUR VIE NOUVELLE.

LE MAITRE D'ŒUVRE

Ce nouveau « démarrage » de la Guyane est dû en grande partie à un homme dont il est juste que les Français connaissent le nom : M. Robert Vignon.

Ne cherchons pas de vaines responsabilités pour le passé. Relevons seulement que cette malheureuse colonie a vu passer soixante-dix gouverneurs en cinquante ans ! Puis une loi du 19 mars 1946 a transformé la colonie en département français. La Guyane relève maintenant, au ministère de l'Intérieur, de M. Simoneau, Martiniquais d'origine, directeur de l'Algérie et du service des départements d'outre-mer. Un fonctionnaire dynamique, M. Bastid, suit particulièrement les questions guyanaises. Le 16 août 1947 Cayenne voyait arriver son premier préfet, M. Vignon, qui préside toujours à ses destinées.

Né à Constantine, licencié en droit, licencié ès lettres, M. Robert Vignon, qui débuta dans la vie comme maître d'internat, était en 1936 chef du cabinet du préfet du Tarn. Lieutenant de réserve, cité trois fois durant la guerre, prisonnier puis rapatrié en novembre 1940, il reprit place dans l'administration préfectorale. En 1946 il était chef adjoint du cabinet de M. Prigent, ministre de l'Agriculture.

Ce *curriculum vitæ* ne donne aucune idée du caractère de ce bon géant énergique et tenace. M. Vignon a entrevu au cours d'une conférence agricole internationale la nécessité de mettre en valeur notre « empire colonial ». Il a l'esprit pionnier. Il s'est mis dans la tête de faire quelque chose de cette Guyane désertée. Cayenne n'est pas pour lui une simple étape dans une carrière de fonctionnaire. C'est un poste de commandement qui lui permet de créer. Sollicité d'accepter des postes administratifs plus importants, il les a refusés. Comment réaliser une grande œuvre sans continuité ? C'est lui qui a eu l'idée de faire venir des « personnes déplacées » pour créer un réservoir de main-d'œuvre.

Ce réservoir est maintenant constitué. A côté des « personnes déplacées », dans les ateliers de Saint-Jean-du-Maroni, ont été rodés une quinzaine d'anciens forçats, des Indiens et des *bushmen*, anciens esclaves noirs. Le camp, mis en état, aménagé, est prêt à recevoir de nouveaux immigrants.

En vérité, on compte encore sur les doigts de la main les sociétés importantes implantées en Guyane. Nous en sommes toujours à la période de prospection ; le pays commence à peine à s'équiper. Mais le bureau minier guyanais, autre société d'Etat, a justement été créé pour faire l'inventaire des ressources du sous-sol et amorcer les premières exploitations. Les recherches minières entreprises jusqu'ici sont encourageantes ; les gisements de bauxite repérés au sud de Cayenne commencent à intéresser l'industrie de l'aluminium en France, comme en Amérique. Les ressources en bois divers sont immenses ; les possibilités agricoles également. L'administration est prête à accorder des concessions dans des conditions avantageuses. Ce ne sont pas les bonnes volontés qui manquent pour mettre en œuvre toutes ces possibilités : plus de dix mille candidats désirant aller travailler en Guyane sont déjà inscrits sur les fiches du B. I. P. I. G. Ce qui fait défaut, ce sont les possibilités d'emploi. Aux taux actuels il semble impossible à une société de rien entreprendre d'important sans disposer au moins d'une centaine de millions de francs. Dans le domaine agricole même des cultivateurs qualifiés n'auraient aucune chance de mettre en route une exploitation viable sans une avance de 10 à 20 millions. Le grand problème, ici comme dans les autres territoires d'outre-mer de l'Union française, c'est d'inciter les capitaux à s'investir. Avec sagesse, les autorités françaises compétentes ont demandé et obtenu que le régime fiscal de la métropole ne soit pas appliqué à la Guyane.

Des progrès énormes viennent d'être faits. Cayenne, reliée à la France par air soit directement, soit par les Etats-Unis, n'est plus au bout du monde. Une lettre de Paris y parvient en deux ou trois jours.

Le brave petit centre de Saint-Jean-du-Maroni attend maintenant que des hommes d'affaires entreprenants s'intéressent à la Guyane.

SOUS L'EFFET D'UNE PRISE SOUDAINE, L'UN DES COMBATTANTS PART, EN UNE IMPRESSIONNANTE TRAJECTOIRE QUI SE TERMINERA AU SOL...

SPORT, MOYEN DE DÉFENSE, DISCIPLINE

DE temps à autre la presse nous conte l'aventure de quelque gringalet terrassant, sans effort apparent, de solides agents de police qui l'appréhendaient. Le public est alors tenté de définir le judo comme M. Jourdain définissait l'escrime : « De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué. »

Mais bien que le judo, sport courtois régi par des règles très strictes, s'apparente par là même à l'escrime, c'est bien autre chose qu'un sport. Ce n'est surtout pas un sport utilitaire.

En cela il se distingue de son ancêtre, le jiu-jitsu. Celui-ci naquit du jour où un empereur nippon interdit aux samouraïs d'utiliser leurs sabres pour une autre cause que la défense du souverain. Aussi les grands féodaux se virent-ils contraints de rechercher une méthode de combat qui, sans armes, les rendît pratiquement invincibles. Pendant des siècles ils gardèrent un secret jaloux sur ces pratiques, que l'avènement d'un Japon moderne et l'apparition des armes à feu allaient, dans la seconde moitié du siècle dernier, rendre inutiles.

C'est alors, en 1882, que le professeur Jigoro Kano reprit cette méthode. En l'édulcorant, en prohibant quelques-unes des prises les plus dangereuses du jiu-jitsu et surtout les coups frappés, qui peuvent être mortels, il créa ce nouveau sport, le judo.

LE JUDO

trente secondes. Ou encore il aura, en frappant son adversaire de la main ou du pied, manifesté son intention d'abandonner.

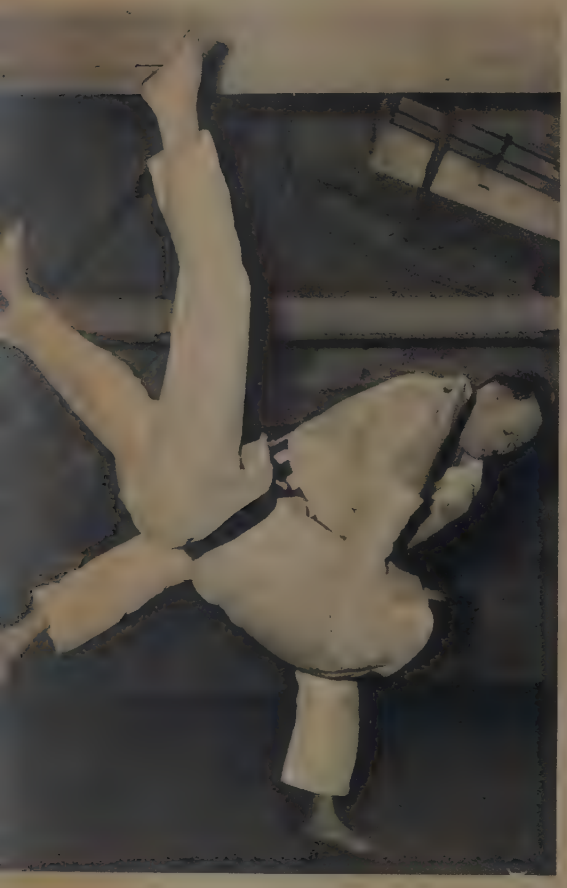
Rarement le combat se prolonge plusieurs minutes. On estime qu'une ceinture noire « 1er dan », c'est-à-dire un « judoka » placé au sommet de la hiérarchie, peut battre successivement, en moins de cinq minutes, deux ceintures oranges, deux vertes, une bleue. Tout l'art consiste à déséquilibrer son partenaire, par

.. SANS MAL D'AILLEURS. CAR, DE MÊME QUE SON ADVERSAIRE A SU E DÉSÉQUILIBRER, LUI CONNAIT 'ART DE LA CHUTE SANS DOMMAGE.

Bien plus qu'une compétition, un combat est une cérémonie presque solennelle, dont les rites surprennent le spectateur profane. Les deux adversaires s'approchent l'un de l'autre, vêtus du « kimono » traditionnel, sorte de pyjama blanc sur lequel tranche seule la ceinture, dont la couleur, jaune, orange, verte, bleue, marron ou noire, indique le grade, c'est-à-dire la force du « judoka ». La ceinture blanche est réservée aux débutants.

Avant de s'affronter, les combattants s'agenouillent et, lentement, se saluent. Enfin le tournoi commence — et finit. L'un des adversaires, perdant soudain l'équilibre, a été projeté sur le dos. Ou bien il aura été immobilisé le moyen des prises les plus diverses. Mais il faut aussi savoir tomber.

Voilà qui est plus facile à dire qu'à faire. Le judo nécessite souplesse et maîtrise de l'individu. Par lui l'homme acquiert un plus grand contrôle de soi-même. C'est ce qui fait de ce sport une excellente école de discipline du corps et de l'esprit. Grâce à cette discipline, grâce à un entraînement sévère, il n'est pas rare de voir un maître de soixante ans vaincre des adversaires bien plus jeunes que lui et pourvus déjà d'un solide bagage. Peut-être est-ce le signe que les quarante mille Français qui pratiquent actuellement le judo ont trouvé avec lui la recette d'une longue jeunesse.



LE MAITRE JONGLE LITTÉRALEMENT AVEC LES ÉLÈVES QU'IL A CHOISIS POUR ADVERSAIRES, MANIFESTANT AINSI UNE ÉCLATANTE SUPÉRIORITÉ. AUTOUR DU TAPIS OÙ SE DÉROULENT LES TOURNOIS, LES AUTRES ÉLÈVES, ATTENTIFS, RECUEILLIS PRESQUE. A DROITE : UNE DES DIX-HUIT MANIÈRES D'ÉTRANGLER.

LA BIBLE ET L'ARCHÉOLOGIE

PAR DANIEL-ROPS

Une fois encore, donc, l'archéologie biblique apparaît au premier plan de l'actualité. Une nouvelle grotte, près de la mer Morte, par les soins des admirables Pères de l'Ecole dominicaine de Jérusalem, a livré des trésors. Le bruit court qu'elle contiendrait encore plus de manuscrits de diverses époques que celle qui, depuis trois ans, défraie la chronique. Quels aperçus nouveaux aurons-nous lorsque ces documents auront été publiés ? Quelles batailles d'érudits, d'exégètes et de théologiens nous présagent-ils ?

C'est, au demeurant, un fait nouveau, assez typique de notre époque qu'on dit volontiers athée, que la passion que met tout un vaste public à suivre les progrès de l'archéologie en matière biblique. Nos grands-pères en eussent été bien étonnés pour qui, selon qu'ils croyaient ou ne croyaient pas, les chapitres du Livre Saint étaient soit des textes de foi auxquels le support de l'histoire eût paru bien inutile, soit d'aimables légendes, des mythes guerriers ou poétiques, que nul homme sensé n'eût pensé à rapprocher de la chronologie de l'Orient, de la Grèce ou de Rome. Les perspectives sont radicalement changées. L'encyclique *Divino afflante spiritu* n'affirme-t-elle pas de la façon la plus formelle non seulement le droit, mais le devoir qu'ont les chrétiens d'éclairer le texte sacré à la lumière des découvertes archéologiques ? Et nul n'ignore que l'étonnant renouveau que connaissent de nos jours les études bibliques dans les milieux catholiques tient dans une large mesure à l'appui que lui a apporté cette science en apparence déterreuse et poussiéreuse, en réalité si vivante et si passionnante, qu'est l'archéologie, cette science de la fouille et de la pioche, dont Hollot disait jadis que pour écrire l'histoire de l'antiquité elle vaut toutes les encres et tous les porte-plume du monde.

Il est de fait que, depuis quelque cent ans — depuis exactement ce milieu du XIXe siècle où Emile Motta, consul de France à Mossoul, eut l'idée de déblayer dans les plaines les « tells » oblongs sous lesquels dormaient des villes mortes — les horizons archéologiques n'ont pas cessé de s'agrandir, de reculer. Partout, là où reposent les civilisations ensevelies par les sables de l'histoire, les missions de fouilleurs sont au travail. Ce que la science a dû à des hommes comme Woolley, le découvreur d'Ur en Chaldée, à André Parrot, l'inventeur de Mari, ou, en Egypte, à l'abbé Driotton ne peut être pleinement apprécié que par des spécialistes. Les moyens les plus perfectionnés que la technique met aux mains des hommes sont désormais utilisés pour retrouver le spectre vivant du passé : les rayons X, l'analyse par la radioactivité, même l'avion, depuis que le R. P. Poidebard a si bien mis au point les relevés photographiques aériens du désert à la tombée de la nuit, à jour frisant.

La Bible a donc profité, elle aussi, de cet immense apport de matériaux, de connaissances. Comment ? De bien des façons. Le texte d'abord du Livre Saint ne cesse de faire des progrès en précision à mesure que de nouvelles découvertes archéologiques livrent des recensions plus anciennes. Les fameux « manuscrits de la mer Morte », tels qu'on les connaît déjà, permettent de contrôler des textes comme ceux d'Isaïe sur des rédactions qui semblent extrêmement proches du moment où le prophète parlait. Les papyrus sortis des tombeaux égyptiens nous livrent des copies de l'Evangile ou des autres parties du Nouveau Testament étonnamment proches de leur rédaction : tel fragment de saint Jean a pu être daté de 140, c'est-à-dire d'environ un demi-siècle après l'époque où l'écrivait l'apôtre. Aucun chef-d'œuvre de l'antiquité classique ne peut prétendre à une chance pareille.

L'archéologie a permis aussi de dater la plupart des grands faits de l'histoire biblique avec une précision tout à fait analogue à celle que peut avoir la chronologie égyptienne ou chaldéo-assyrienne. On peut, à quelque cinquante ans près, situer Abraham vers 2000 ans avant notre ère et Moïse, vers 1200. Et ces précisions chronologiques ne sont pas seulement d'ordre documentaire ; plusieurs, par les rapprochements qu'elles imposent, sont singulièrement éclairantes pour l'esprit. Ainsi le moindre lecteur de Victor Hugo, à défaut de la Bible, a gardé dans sa mémoire le souvenir de la prise de Jéricho par Josué et ses bandes. Et dans un autre secteur de sa mémoire — car notre mémoire historique est singulièrement compartimentée — il se souvient de la prise de Troie par Ulysse et du cheval de bois perfide. Un simple regard jeté sur la chronologie nous montre les deux événements rigoureusement contemporains. Hasard ? Rencontre amusante ? Nullement. Car si l'on cherche au succès de Josué des causes historiques pouvant servir de soubassement aux causes miraculeuses et surnaturelles qu'on sait, on est amené à penser que la Palestine a pu être enlevée par les hommes du peuple élu en grande partie parce que, à ce moment-là, ni l'Egypte, ni la Mésopotamie, ni l'Asie Mineure n'y entretenaient de troupes, et que cette absence des grands empires dans la terre du Jourdain s'explique précisément par les soucis que leur donnait alors l'invasion aryenne, dont la guerre de Troie est un des épisodes marquants. Pour dire les choses en gros et en les simplifiant : si Josué a pu s'installer en Palestine serait-ce parce qu'au même moment Agamemnon, Ulysse et leurs aryens grecs s'emparaient de Troie ?

Ce n'est pas seulement dans cet ordre d'idées que de tels rapprochements sont féconds. La comparaison des données bibliques avec les résultats acquis par l'archéologie des pays qui ont été en relation avec le peuple élu vient très souvent apporter aux affirmations de la Bible des précisions du plus haut intérêt. Ainsi les épisodes célèbres de Joseph et de Moïse qui se déroulent en terre du Nil correspondent-ils, par d'innombrables détails, à ce que l'égyptologie nous apprend. Putiphar, c'est Pa-di-pa-ra, le protégé du dieu Râ. Un « vizir » pharaonique d'origine hébraïque, tel Joseph : on a retrouvé une momie d'un personnage tout analogue. Les « sept vaches grasses » et les « sept vaches maigres », c'est-à-dire l'alternance de bonnes et de mauvaises années, l'histoire les connaît ; une stèle en garde le souvenir. Il en est de même des « dix plaies » déclenchées par Moïse : elles se repèrent aisément dans la vie égyptienne, ce qui n'empêche évidemment pas leur accumulation dans un bref délai de temps d'être, à la lettre, miraculeuse. Il n'est même pas jusqu'à la mystérieuse histoire des « cailles empoisonneuses » qui rendirent malades les Hébreux au désert que des médecins férus d'archéologie biblique n'aient élucidée !

Il faut aller plus loin encore et rendre à l'archéologie le mérite d'avoir percé à jour des énigmes qui dans le Texte Saint demeuraient opaques. Qui donc, à l'époque de Bossuet, lisant dans l'histoire de David le pénible incident de « Uri le Héthéen », ce mari gênant que le roi adultère fit bel et bien tuer, pouvait dire qui était ce peuple auquel appartenait ce brave et infortuné militaire ? Il a fallu : les découvertes de Winckler à Boghaz-Kewi en Turquie, la géniale patience du grand déchiffreur de cunéiformes Hrozny pour que les Héthéens, ou Hittites, sortissent des ténèbres de l'histoire et qu'on pût reconstituer le glorieux destin d'une civilisation mortelle, qui en effet demeura longtemps morte...

Ainsi, de maintes façons, l'archéologie travaille à asseoir en quelque sorte la Bible sur des soubassements tangibles que le plus incroyant peut toucher du doigt. Elle n'est plus ce tissu de légendes dont souriaient nos ancêtres : elle inscrit tout naturellement ses épisodes dans ceux d'une histoire du Proche-Orient de mieux en mieux pénétrée. Que la Bible, il va de soi, ne soit pas seulement un livre d'histoire, qu'elle contienne autre chose que la biographie d'une nation, il est sûr. Car cette histoire a un sens surnaturel, cette nation portait en soi un message exceptionnel, celui du Dieu unique. Mais — peut-être le dirons-nous ici un jour — même dans cette perspective, l'histoire et l'archéologie ont aussi leur mot à dire et apportent leur précieux appui.

LES EXTRAORDINAIRES TRAVAUX DU DOCTEUR H. LABORIT

Qui ne se souvient de ce train de vacances partant de Paris plein de la gaîté de familles entières gagnant les sports d'hiver et des espoirs de ceux que la période de fête allait réunir ? Quelques minutes après c'était, à proximité de Lagny, le drame effrayant des wagons culbutés les uns sur les autres et broyant les voyageurs dans leurs décombres. Les victimes se comptaient par dizaines : grands blessés à fractures multiples, hémorragies profuses exigeant des soins urgents. Le froid ajoutait à la gravité de la situation. Des secours furent apportés de toutes parts et de Paris même. C'est qu'il fallait mettre en œuvre immédiatement les moyens les plus énergiques pour que ces blessés fussent transportés et opérés dans des conditions acceptables.

L'enseignement classique, l'expérience avaient appris que de tels blessés, qui sont surtout des « choqués », doivent être remontés, qu'il faut leur multiplier les toni-cardiaques et les transfusions, qu'il faut les réchauffer pour enfin opérer dans des conditions sinon bonnes, du moins passables. A l'heure actuelle, pour la plupart des médecins c'est encore là la seule technique. Pourtant des conceptions nouvelles, dues au docteur H. Laborit, montrent non pas exactement que les notions classiques sont fausses, mais qu'en en prenant le contre-pied — évidemment avec des ménagements particuliers et importants — on peut obtenir des résultats incomparablement meilleurs. Il faudrait que chacun entendît de la bouche même du docteur Laborit l'exposé de ses travaux et de ses idées. Ce médecin principal de la marine, remarquablement jeune, fin de corps et fin d'esprit, chirurgien déjà expérimenté, déborde d'idées, qu'il présente avec clarté, qu'il développe avec aisance et critique comme si elles venaient d'un autre. L'entretien terminé, vous l'avez suivi sans effort, convaincu d'avoir saisi toutes les nuances de sa pensée ; vous avez en tout cas été gagné par une simplicité qui ne s'est jamais démentie. L'étendue des connaissances du docteur Laborit le fait se mouvoir avec une extrême aisance au milieu des données les plus récentes de la biologie, où il apporte un esprit créateur. Il est juste de dire que des facilités lui ont été données, sur le plan expérimental, au Laboratoire central du Service de santé que dirige le médecin-colonel Jaulmes et, sur le plan pratique, du fait de la collaboration confiante avec le docteur P. Huguenard.

Les faits primordiaux, apparemment très simples, sur lesquels le docteur Laborit a construit ses conceptions sont de deux ordres : d'une part, il retient cette notion bien connue qu'est la résistance extraordinaire présentée par toute une catégorie d'espèces vivantes appelées communément, et improprement, animaux à sang froid ; d'autre part, il s'appuie largement sur les travaux de Reilly, autre grand biologiste français, qui a spécialement étudié le rôle joué par cette partie du système nerveux nommée indifféremment système nerveux autonome ou système vago-sympathique. C'est de cette partie du système nerveux que dépend chez l'homme — ou si l'on veut chez les animaux à sang chaud — la régulation de toutes les activités involontaires : la circulation, la respiration, la température du corps... Le comportement des animaux à sang froid est très remarquable : un lézard, par exemple, a une température interne liée à la température extérieure ; lorsque celle-ci diminue la température du lézard diminue, et inversement. Il en est de même du pouls, de la tension artérielle, de la respiration et des autres éléments de l'activité biologique automatique, augmentés par la chaleur, diminués par le froid. Très nombreux sont les facteurs externes auxquels se soumettent passivement les animaux à sang froid. Lorsque ces facteurs deviennent trop défavorables, la vie de ces animaux se ralentit à l'extrême, ils s'endorment en quelque sorte, et ainsi supportent les plus graves excitations venues du monde extérieur, véritables « agressions » qu'ils ne pourraient tolérer dans leur état ordinaire.

Les autres espèces vivantes se comportent d'une manière très différente : les animaux à sang chaud ont un pouvoir d'adaptation certain, mais défini ; ils conservent la constance de leur équilibre intérieur par un effort particulier ; ils sauvegardent ainsi leur liberté à l'égard du milieu extérieur, mais dans des limites qui sont exactement celles de leur capacité d'adaptation. C'est le fait de l'homme. Il est capable de garder son équilibre biologique en face de certaines « agressions ». Quand la température s'élève il transpire abondamment ; l'évaporation de la sueur diminue la température et tend à rétablir l'équilibre. Devant le froid l'homme réagit par le frisson, activité musculaire puissante, productrice de chaleur. Ces mécanismes-réflexes confèrent à l'homme des puissances nouvelles, mais seulement dans les limites où il leur est permis de jouer. Au delà l'être humain succombe, plus fragile, en définitive, que les animaux à sang froid.

Une place intermédiaire est occupée par les espèces qui ont une faculté d'adaptation beaucoup plus ample que celle de l'homme, telle la marmotte, qui pendant tout l'hiver vit à l'extrême ralenti. C'est l'hibernation naturelle dans laquelle on voit un animal à sang chaud trouver un nouveau palier d'équilibre biologique qui se situe très loin du palier habituel.

Les équilibres biologiques sont gouvernés par le système nerveux central, et aussi par cette portion du système nerveux dite système vago-sympathique. Reilly a montré que les « agressions », infections ou blessures de toute nature, retentissent sur l'organisme par l'intermédiaire d'un premier relais très important constitué par les ganglions de ce système. Ceux-ci paralysés — *c'est peut-être exactement en ce point que s'applique l'idée neuve de Laborit* — il n'est plus d'efforts d'adaptation possibles. Le malade, par exemple, se plie sans réagir aux variations de température. L'organisme ne déclenche plus ces efforts impuissants qu'il ne peut supporter que partiellement et qui très vite l'épuisent. Laborit considère le refroidissement *sans frisson* comme un bon témoin de l'action de sa méthode et le froid même, comme un agent de ce nouveau mode d'adaptation de l'organisme. Non seulement il crée la paralysie médicamenteuse des ganglions sympathiques, mais il favorise le refroidissement du malade en l'entourant de vessies de glace, arrivant ainsi à déterminer chez l'homme des températures de 34, de 33, voire de 30 degrés ! En somme, *Laborit confère par voie médicamenteuse à l'animal à sang chaud quelque chose de la plasticité de l'animal à sang froid* et, s'aidant de cet artifice, réalise l'hibernation artificielle.

Des substances dérivées de la cocaïne ou de la famille de la morphine, ou encore des dérivés de la parathiazine, enfin un dérivé de l'ammonium sont les substances employées. Ce sont là des drogues anciennes ou au moins déjà classiques, les unes d'un emploi banal comme calmant de la douleur, les autres comme calmant des spasmes. D'autres sont plus imprévues puisqu'elles ont été utilisées surtout, jusqu'à présent, soit dans l'urticaire, soit dans la maladie de Parkinson. L'originalité réside dans le mélange de ces drogues, dans le choix des doses et dans le mode d'administration, qui se fait par la veine et goutte par goutte. On comprend qu'il faut pour conduire ces traitements une expérience exceptionnelle.

Lorsque l'organisme a subi le traitement préconisé par Laborit, les « agressions » perdent leur pouvoir nocif. Il faut, selon lui, éviter que ces excitations venues de toutes parts ne déclenchent ces pseudo-réflexes de défense : ne pouvant en tarir d'abord la source, c'est-à-dire supprimer la blessure ou la maladie, il commence par paralyser les ganglions qui recueilleraient ces excitations et par mettre l'organisme en veilleuse — et au plus bas. L'effet est spectaculaire : cette mise en veilleuse entraîne une diminution de toutes les activités végétatives. La respiration se ralentit, le pouls et la tension artérielle s'effondrent littéralement, celle-ci passant de 15 centimètres de mercure à 3,5 ! Pourtant la circulation se poursuit. La coloration du malade, peau et muqueuses, reste remarquablement normale ; mieux encore, elle le redevient lorsque le malade anémié ou infecté portait déjà la mort sur son visage.

Qui ne voit les possibilités offertes par la mise en œuvre de la méthode du docteur Laborit ? A l'occasion d'accidents graves, faisant de multiples victimes, on n'est plus en face de l'impératif rudimentaire : remonter le blessé par tous les moyens, puis opérer sur-le-champ. On va se contenter d'assurer d'urgence la mise en marche de l'hibernation. Celle-ci, on l'a vu, est essentiellement commandée par le goutte-à-goutte médicamenteux qui introduit dans l'organisme le cocktail thérapeutique paralysant le système nerveux autonome. Dès lors il suffit de surveiller les blessés pour maintenir l'hibernation. On pourra sans difficulté les manipuler, les transporter, les répartir dans les centres opératoires disponibles, même lointains. L'opération aura lieu le malade étant maintenu sous l'effet de l'hibernation. Dans ces conditions il suffit d'une quantité minimum d'anesthésique pour que toute conscience soit abolie, même pendant les plus graves opérations.

On comprend que l'hibernation constitue l'étape pré-anesthésique de choix pour la grande chirurgie. Si elle réduit la quantité d'anesthésique, elle supprime aussi le choc opératoire, puisque les excitations qui déclencheraient ce choc tombent littéralement dans le vide. Plus tard le sujet opéré pourra, même en hiver, rester nu sur son lit, fenêtres ouvertes ! Sur des dizaines et des dizaines d'observations il est stupéfiant de remarquer qu'il n'a jamais été constaté aucune complication d'ordre pulmonaire. Dans les péritonites généralisées, même si des heures précieuses ont été perdues, l'hibernation améliore l'état du malade et peut permettre une intervention heureuse alors que la situation paraissait désespérée.

Il n'est pas rare dans certains cas qu'on soit obligé de maintenir l'action des médicaments pendant des jours et des jours, l'opéré donnant des signes de défaillance chaque fois qu'on essaie de lever l'hibernation.

On résumerait en une phrase l'effet de l'hibernation provoquée en disant qu'elle diminue, à peu près à tout coup, la gravité relative de la maladie.

★

La portée pratique de la méthode de biologie générale que nous offre le docteur Laborit paraît dès maintenant égale à celle des plus grandes découvertes du dernier siècle. Il se proclame lui-même le disciple de Claude Bernard. Le moins qu'on puisse dire est qu'il paraît digne de son maître. Résumons les faits acquis : sous l'influence de l'hibernation chaque opération conserve sa gravité « relative », mais pour chacune d'entre elles le palier dangereux est considérablement abaissé et les risques diminuent d'autant. Il n'est pas moins important de remarquer que, pour la première fois dans l'histoire de la biologie, l'hibernation provoquée crée, à volonté, un équilibre vital entièrement artificiel, prodigieusement éloigné des normes de l'espèce humaine, qu'on pensait intangibles. — R.-J. M.

Irène Skorik et Heino Hallhuber, vedettes du « Chemin de Lumière ».

« CHEMIN DE LUMIÈRE »

ANTOINE GOLEA — GEORGES AURIC — A.-M. CASSANDRE

« Partout et nulle part » se dressent ces pans de murs aux fenêtres aveugles, ces palais dévastés d'où émane une présence inquiétante, ces chemins de dalles obscures conduisant aux montagnes de neige, ces architectures de poutres et de cordes parmi lesquelles les arbres s'agrippent au ciel. Une roue tourne inlassablement sur le vide (temps et mythes) dans une lumière mauvaise d'avant l'orage, prometteuse de blanc.

Il est étrange que ce décor de Cassandre soit posé là pour la première fois, dans cette ville de Munich où tant de ruines demeurent encore. Villes dont on découvre seulement le sens lorsqu'elles sont blessées. Places vides, dévastées comme des yeux. Grand cirque de mort dont la mort même est exclue. Ogives ouvertes comme des bouches, pour crier, et, au fond, la Voix, eau et ciel mêlés. Cette Voix qui a traversé les murailles, immobile et âpre, c'est celle d'Auric. Cette musique déchirante, qui va droit au cœur, elle a le courage du paroxysme, de l'absolu. Elle est le cri primitif de l'homme. Elle ne ment pas. Elle est là pour blesser, comme blesse le drame. Antoine Goléa a donné le thème du drame. Il ne l'a pas imaginé. Il se l'est arraché des entrailles, en homme assoiffé et qui cherche. *Un Homme lutte pour son âme...*

A peine le rideau levé, à peine rencontré ce décor à la fois dépaysant et familier, à peine jailli le premier cri de l'orchestre, l'angoisse comme un oiseau fou bute contre les murs, et le jeune homme qui bondit dans les prémices de l'orage, bras écartés, étreint la peine de tous les hommes.

La jeune fille, vêtue de gris et de bleu nocturne, en vain tourne autour de lui comme un rayon de lune. Elle sort de la musique, elle est la Voix déracinée, la plante devenue corps. Mais l'homme est prisonnier du monde et ne sait pas la voir. Elle recule au delà des murs. Un baladin vend des masques de couleur, qui tous aveuglent. Une enfant porte une rose, mélancolique, et sourit aux passants. Des couples dansent leur fête triste autour du jeune homme. Il porte maintenant un masque rouge. A ce visage de feu répond une autre flamme : une femme qui est seulement ardeur, violence, sensualité. Sa danse est précise, aiguë, tranchante. Les minutes lascives n'en sont que plus saillantes. La panique de l'homme grandit. C'est la folie. Rythme halluciné, harmonies heurtées, poussées à un tel point que la souffrance éprouvée devient intolérable. On souffre avec l'homme qui tourne sur lui-même, tandis que la ronde des folles (aux costumes étranges, aux chevelures de bêtes) se resserre. L'amour apparaît, mais l'homme a ce masque incrusté dans la chair. Il ne voit pas. Désespéré, il appelle la mort. Et c'est un autre cercle. (La chorégraphie de Gsovsky est toute en ondes, comme si ce thème avait été pour lui une pierre tombée dans l'eau.) Trois hommes noirs tournent autour de l'homme étendu, les bras en croix. L'amour tourne, plus loin, plus haut, dans l'autre sens, et brusquement, s'arrachant de sa gangue noire, la jeune fille apparaît vêtue de blanc, phosphorescente. Seconde de miracle, la mort recule, il n'était pas trop tard.

Irène Skorik, étoile des ballets des Champs-Elysées et, depuis deux ans, étoile de l'Opéra de Munich, est cet amour... Tendre, grave, elle a le charme d'un corps d'enfance et d'un cœur de femme. Ses lignes sont pures, ses attitudes justes, la mesure et la distinction règnent dans tous ses pas. Sa technique est sûre. Elle ne cherche pas le brio, mais se soumet tout entière à cette merveille que peut être la danse : musique devenue visible.

Natascha Trofimova, Russe, étoile de Munich, fait avec elle un étonnant contraste. Elle est nerveuse, rapide, acérée. Sa pointe est recourbée comme la griffe d'un oiseau nocturne. Toutes ses lignes sont à la limite de la tension et de la vibration humaine.

Hilde Stadler, toute jeune danseuse allemande, accompagne le baladin. Elle est encore la pureté rêveuse de l'adolescence. Ses lignes, ses expressions, sa grâce sont prometteuses.

Heino Hallhuber apporte au rôle du jeune homme toute l'inquiétude, toute la passion des romantiques allemands. Il est plus que beau, il est poignant.

... Mais, est-ce dû à l'argument ou à la chorégraphie ? on voudrait que cet homme criât plus haut sa soif, car le drame l'entoure beaucoup plus qu'il ne jaillit de ce nœud d'angoisse qu'est son cœur.

Gsovsky, qui fut, avant le retour de Lifar, chorégraphe à l'Opéra de Paris, a donné à cette œuvre une originalité et une profondeur étonnantes. Le tout est dense, serré, noué comme le poing du penseur de Rodin.

On souhaite très fort que cette œuvre, créée à Munich grâce au directeur de l'Opéra, Georg Hartmann, vienne bien vite jusqu'à nous.

Martine Cadieu.

CENT VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE BEETHOVEN A MUNICH

Pourquoi j'écris ? Ce que j'ai dans le cœur, il faut que cela sorte : et c'est pour cela que j'écris.

Beethoven.

Il m'a fallu m'arracher, jeter l'espace, le pont des grandes terres enneigées entre ce sanctuaire et moi pour comprendre la profondeur de cette joie : avoir été à Munich pour le cent vingt-cinquième anniversaire de la mort de Beethoven. Homme dont l'œuvre craque de douleur, craque d'espérance et chasse la mort. Le drame de *Fidélio* est réellement arraché du cœur de Beethoven avec cet éternel *leitmotiv* de l'homme qui hurle du fond des ténèbres vers cette liberté qui viendra illuminer la *Neuvième*. Un autre drame, plus cruel encore : celui de Beethoven pris de panique devant son œuvre et ne sachant pas s'il lui avait donné sa forme la plus pure ; celui de Beethoven voulant diriger la répétition générale de l'Opéra en 1822 et ne pouvant pas entendre... Tout cela revit et ébranle les murs du Prinzregenten-Theater.

Prison — murs à la fois nus et hérissés. Murs d'un seul bloc, infranchissables comme une porte cloutée. Grand désert clos de la scène. Les voix sourdes des hommes d'armes, lointaines, comme étouffées sous des armures. En premier plan serré et dru, tel un poing, le chant de Pizarro.

La prière de Léonore, prolongée, poussée au paroxysme par le cri de l'orchestre. Son effacement et sa présence tandis que montent les chœurs des prisonniers tournant en rond et se traînant comme des bêtes dans le soleil de la cour. Montées aux cordes linéaires, acérées, dures comme les barreaux même de cette prison. On ne sait qui porte l'autre, de l'orchestre ou du chœur, et qui l'emporte. Guerre et fusion, comme dans l'amour. Puis la nudité du deuxième acte, l'agonie lente de Florestan. Dans un cirque de ruines l'homme bute contre l'ombre. Chaque geste d'amour, refermé sur le vide, se casse avec un bruit de chaînes. Je n'ai jamais entendu un cri aussi pur, aussi éblouissant (visible comme l'éclair) que l'appel de trompette venu du fond de l'horizon, apportant le miracle.

Inge Borkh était Léonore. Grande, toute debout sur la musique comme sur un bouclier. Sa voix est la perfection d'un geste courbe. On s'étonne qu'une tendresse puisse être aussi taillée, aussi âpre, qu'une force dure puisse se faire telle douceur.

Bernd Aldenhoff est un Florestan obscur, il est celui qui a tant souffert qu'il ne peut se réhabituer à la joie. Même dans le finale sa voix garde cet accent rauque. Son jeu dénudé, à ras de terre, est bouleversant.

Josef Metternich est un Pizzaro nerveux, serré, cruel. Mais il semble redouter le paroxysme de son rôle.

Les chœurs sont un orchestre. L'orchestre, un cœur battant son rythme sourd, coupé de grands silences, disant haut sa conviction et son amour.

Robert Heger, chef d'orchestre de l'Opéra de Munich, le dirige avec cet esprit de feu que Beethoven souhaitait voir jaillir de la vie des hommes.

L'actualité du drame, le thème hallucinant des prisonniers. Tout cela est si réel, si charnel que l'on a peine à en parler avec des mots.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « L'ÉTERNEL MARI » ET « LA FEUILLE DE VIGNE »

Un petit théâtre, celui de la Gaîté-Montparnasse, quatre acteurs dont la renommée ne s'est pas encore emparée, deux décors très simples, et voilà un des meilleurs spectacles qu'on puisse en ce moment applaudir à Paris. Il est vrai qu'il y a le texte et que celui-ci a été adapté de *l'Eternel Mari,* de Dostoïevsky, en deux actes et sept tableaux, par M. Jacques Mauclair, de ce fait auteur, acteur principal et metteur en scène. Le texte ? Il est ici respecté non seulement dans sa teneur immédiate, mais dans sa substance profonde, dans ses moindres implications, dans son pouvoir de sourd rayonnement. J'imagine un spectateur qui n'ait jamais entendu parler de Dostoïevsky. Il entre à la Gaîté-Montparnasse, le rideau se lève, et tout de suite il est pris. Dans son alcôve Alexeï Ivanovitch souffre d'insomnie. Il croit avoir entendu sonner ; il se lève. Rien. Il se recouche et entend, cette fois distinctement, la sonnerie. Il va ouvrir. Voici le misérable Pavel Pavlovitch avec son chapeau melon verdi, son air égaré de loque ou de larve. Peut-être même serait-il un peu ivre. Il parle, sous le regard inquiet d'Alexeï Ivanovitch. Il faut dire qu'il est 3 heures du matin, et ce n'est guère une heure pour réveiller les honnêtes gens. L'inquiétude, peu à peu, se mue en angoisse chez l'acteur comme chez le spectateur. Vous apprenez à travers les pâteuses et tragiques confidences de « l'éternel mari » que sa femme bien-aimée est morte voici peu. Mais Alexeï Ivanovitch ne fut-il pas l'ami du couple, en province, il y a quelques années, un ami intime, très apprécié de la chère défunte, qui, neuf mois après son départ, donnait le jour à une petite fille ? Pourquoi Alexeï Ivanovitch n'a-t-il jamais, depuis, manifesté son existence ? Il a bien fallu remplacer l'ami parti par un autre, et le plus triste, c'est qu'après la mort de sa femme Pavel Pavlovitch a découvert, dans les papiers de celle-ci, une correspondance galante échangée avec ce faux ami. Avec Alexeï Ivanovitch, voyez-vous, c'est tout différent. Celui-là, c'est un ami véritable, incapable de vous trahir.

Tout au long de la pièce Pavel Pavlovitch, sous les traits de Jacques Mauclair, joue son jeu abject, rampant, atroce, où la haine du mari trompé s'enveloppe d'une espèce d'amitié monstrueuse pour l'instrument de son infortune. Un art merveilleux de l'insinuation, de la réticence, de la suggestion, proprement dostoïevskien, court de scène en scène, et vous restez pantelant, saisi d'une déchirante curiosité pour ces êtres pitoyables et fraternels. Pavel Pavlovitch, à la dernière scène, peut manquer son assassinat. Qu'importe ! Tout est dit, tout est compris, et la silhouette noire, au dos tassé, qui disparaît derrière une porte anonyme emporte avec elle quelques secrets de la misère humaine.

Georges Riquier, qui donne la réplique à Jacques Mauclair, s'acquitte avec un pathétique contenu du rôle ingrat de l'amant. Jacques Mauclair ne saurait être trop loué pour la vérité de son douloureux personnage. C'est la vie même. Geneviève Allio et Pierre Massiot tiennent sobrement leur emploi. Et je n'aurai garde d'oublier la musique de Pauline Campiche. Elle pouvait d'abord paraître superfétatoire, mais elle force l'émotion par son accent direct et désespéré. Enfin les décors systématiquement grisâtres de René Allio s'accommodent de tout point au texte en créant la lourde atmosphère requise. Je voudrais que tout Paris courût à la Gaîté-Montparnasse applaudir *l'Eternel Mari.*

La nouvelle comédie de M. Jean Bernard-Luc, *la Feuille de vigne,* au théâtre de la Madeleine, s'inscrit exactement, du point de vue esthétique, à l'opposé de *l'Eternel Mari.* Dostoïevsky en faisant parler ses personnages exprime bien au delà des paroles ; Jean Bernard-Luc, lui, dit tout : il dit trop, et cette incontinence verbale, même quand elle fait rire, à partir du deuxième acte laisse vite la place à une espèce d'agacement.

La pièce d'ailleurs est construite sur un faux bon sujet. On se rappelle ce fameux rapport Kinsey, qui, voilà deux ou trois ans, se vendit en Amérique à des millions d'exemplaires. L'auteur avait interrogé dix mille citoyens et citoyennes des U. S. A. sur leur comportement sexuel. Il en avait tiré les éléments de statistiques ébouriffantes, en sorte que si l'on eût fait état de ses conclusions, tous les principes d'éducation sexuelle étaient à reprendre par la base. Si l'Américain moyen fut, à ce qu'on nous en a dit, bouleversé par cette révélation, le Français dit, lui aussi, moyen ne fit guère qu'en hausser les épaules. En conséquence la portée d'une comédie satirique sur le rapport Kinsey, si elle avait quelques raisons d'être en Amérique, ne se justifiait guère en France.

La pièce est fort bien jouée par Jacques Dumesnil, qui a retrouvé un rôle similaire à celui de Clérambard et probablement inspiré par celui-ci. Distribuons aussi des fleurs à Colette Frédéric, à Germaine Auger, à Colette Ripert, à Suzanne Dehelly et à l'impayable Robert Vattier. Mais cette *Feuille de vigne,* qui contient deux sermons laïques, est moins drôle que fatigante, et nous savons Jean Bernard-Luc capable de beaucoup mieux.

APRÈS AVOIR FÉLICITÉ Mme DE CHAUVERON ET MARIE SABOUR SUR LE PLATEAU, LE ROI BAUDOUIN SERRE LA MAIN DE R. HIRS

SOIRS DE BRUXELLES ET D'AILLEURS

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Pour la première fois depuis son avènement S. M. le roi des Belges a assisté à un spectacle de comédie au Théâtre Royal du Parc, et c'est à la France qu'il devait réserver cet honneur puisque la Maison de Molière ce soir-là donnait sa cinquantième représentation sur cette scène depuis la libération. Molière fut un éblouissant ambassadeur de France, et la troupe de la Comédie-Française fut acclamée dans *le Bourgeois gentilhomme.*

A son arrivée au théâtre le roi, accompagné du baron Edmond Carton de Wiart, grand maréchal de la cour, fut accueilli à sa descente de voiture par le comte de Vaucelles, chargé d'affaires de l'ambassade de France, M. Pierre-Aimé Touchard, administrateur général de la Comédie-Française, et M. Oscar Lejeune, directeur du Théâtre Royal du Parc.

La *Brabançonne* et les cris de « vive le roi ! » saluèrent l'entrée du souverain dans la salle, où l'on remarquait les plus éminentes personnalités de Bruxelles : les présidents des Chambres législatives, le premier ministre, entouré de nombreux ministres, le chef de cabinet du roi, etc.

A l'entr'acte S. M. le roi des Belges se rendit sur le plateau, où M. Pierre-Aimé Touchard lui présenta les comédiens de Molière, et le souverain leur exprima très simplement le plaisir qu'il éprouvait à applaudir Molière et ses très brillants interprètes. A plusieurs reprises d'ailleurs le roi donna le signal des applaudissements et rit de bon cœur aux passages les plus comiques de la comédie-ballet de Molière.

A l'issue de la représentation et après le départ du roi un souper fut servi au Cercle Gaulois, où la plupart des personnalités qui avaient assisté à la représentation du théâtre du Parc retrouvèrent MM. Pierre-Aimé Touchard, de Rigoult et Frank Bauer, administrateur général, contrôleur général et secrétaire général de la Comédie-Française, ainsi que les comédiens de Molière. A l'heure des discours Me Parent, président du Cercle Gaulois, M. Pholien, ministre de la Justice, M. Oscar Lejeune exaltèrent le succès de ce gala, et M. Pierre-Aimé Touchard les remercia après avoir souligné combien la Comédie-Française avait été fière de la présence du roi.

A Chantilly Radio-Circus est parti pour son « grand voyage 52 », et cela nous a valu un très beau spectacle de cirque et de jeux radiophoniques, avec en « hors programme » pour ce soir de gala Louis Merlin, le grand animateur de Radio-Luxembourg, dans un *Melange-Act* où il nous prouva ses qualités d'illusionniste et d'homme de cheval, une séance d'entraînement du colonel Jousseaume, champion olympique de dressage, sur son fidèle Harpagon, et Line Renaud, marraine du Radio-Circus, qui fut longuement applaudie dans un pot-pourri de ses succès.

Enfin à l'issue du spectacle, dans le merveilleux décor des écuries du Grand-Condé un souper aux chandelles réunit les invités. Ce fut une parfaite réussite.

LE ROI DES BELGES ARRIVE AU THÉATRE ACCOMPAGNÉ DU BARON CARTON DE WIART. AU DEUXIÈME PLAN, M. PIERRE-A. TOUCHARD.

LES FILMS DONT ON PARLE

A gauche, Gina Lollobrigida et Gérard Philipe dans des scènes de « Fanfan la Tulipe », le film de Christian-Jaque qui vient d'être présenté à Paris. On a beaucoup apprécié le style de ce « Western » français de cape et d'épée ou l'humour d'Henri Jeanson s'allie au dynamisme cinématographique du réalisateur. « En avant, Fanfan la Tulipe »... et pour longtemps. A droite, Alec Guiness, l'étonnant comédien anglais, dans « l'Homme au complet blanc », un des meilleurs films britanniques qu'il nous ait été donné de voir sur nos écrans.

EXISTE-T-IL UN « STYLE 1950 » ?

UNE GRANDE ENQUÊTE LITTÉRAIRE DE « FRANCE-ILLUSTRATION » ★

★ C'EST CE QUE GÉRARD CAILLET A DEMANDÉ A QUELQUES PERSONNALITÉS DU MONDE DES LETTRES

Je n'ai pas le goût d'inventer des problèmes. Il en est de trop graves et que nous avons trop de mal à résoudre.

Le problème du style existe. On me permettra de considérer qu'il n'est pas négligeable, lorsqu'il s'agit de littérature.

Le problème du style, en effet, est de tous les temps.

J'ouvre l'excellente anthologie que Charles Braibant vient de consacrer au *Métier d'écrivain* et j'y trouve ceci au chapitre de l' « Ecrivain et de la langue ». En épigraphe : « Le style seul fait vivre » (Sainte-Beuve.) Puis : « Je soutiens qu'il faut quelquefois faire des fautes de grammaire pour être plus lumineux » (Rousseau.) « Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine » (Rivarol.) « Le meilleur style est celui qui se fait oublier » (Stendhal.) « La réalité parle patois » (Barbey d'Aurevilly.) « Le style n'est qu'une manière de penser » (Flaubert.) « Quelle que soit la chose qu'on veut dire, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer » (Maupassant.) « Le français ne sera jamais la langue de l'absurde » (Renan.) Et, pour finir, cette déclaration saisissante : « Si les mots sont malades, c'est à nous de les guérir » (Sartre.)

Méditez : vos enthousiasmes et vos indignations suffiront à vous prouver que le problème du style est actuel.

En voici d'ailleurs une autre preuve : la promotion du pastiche au rang d'exercice supérieur. Jadis le cher Fernand Gregh refusa de signer avec Paul Reboux et Louis Muller le premier volume d'*A la manière de...*, parce que (il le confesse maintenant dans *l'Age d'or*) « cet amusement s'accordait mal avec la dignité d'un poète lyrique ». Aujourd'hui non seulement les pastiches se multiplient, mais Cl. Aveline nous promet un volume sur le pastiche, précisément, et l'on justifie son amusement par des raisons de haute littérature. « Voyez-vous, note Michel Perrin au début de *Monnaie de singe*, ce livre est bien autre chose qu'un recueil de pastiches : une nouvelle forme de critique interne par identification à l'objet. » Et Jean-Louis Curtis, publiant dans *Haute-Ecole* des essais consacrés à Gide, à Montherlant, à Jouhandeau et à Mauriac, ajoute : « J'ai fait suivre ces textes d'un pastiche parce que cet exercice me semble constituer l'achèvement naturel d'une étude critique. »

Enfin je dois rappeler le succès de Criticus. En trois volumes, d'une plume alerte, ce censeur masqué (d'un masque aujourd'hui bien léger !) a passé en revue, phrase à phrase et souvent mot par mot, les premières pages des livres les plus connus de nos plus grands écrivains ; voici quelques jours sa verve s'exerçait même sur nos auteurs dramatiques. Le résultat de cet examen du style « au microscope » est naturellement des plus déconcertants : les gloires s'effondrent, les réputations tombent en poussière. Je ne discuterai pas le bien-fondé de la méthode : seule aujourd'hui la préoccupation m'intéresse. Nous avons un souci certain du style ; nous avons, pourrait-on dire, une conscience du style.

En face de cela que trouvons-nous ?

La littérature contemporaine et ce qu'on lui reproche. Sans prétendre à un inventaire, essayons de poser des jalons. Il y a d'abord le jargon. Les fautes de français grossières. Les « soudaines veuves qui clenchent les portes des yeux ». On n'est pas forcé de les couronner systématiquement. Mais elles abondent.

Il y a ensuite la préciosité. René Bray, qui l'a étudiée — de Thibaut de Champagne à Jean Giraudoux — pourrait utilement ajouter un tome à son ouvrage. Un précieux serait, à ses yeux, « un petit être agile, amoureux du bizarre »; mais, surtout, « il est alogique », il « dissimule les liaisons entre les concepts », il est « areligieux », il est « désespéré ». Accordons que le diagnostic nous convient particulièrement.

Il y a enfin le style « canaille », tel que l'a dénoncé Yves Gandon. Nous le retrouverons dans un instant.

Nous sommes bien, en tout cas, en présence d'une contradiction apparente.

Pour la surmonter, une seule hypothèse s'offre, inquiétante : admettre que la conception du style a changé ; que le jargon, la préciosité, le style « canaille » sont des phénomènes conscients et voulus ; qu'ils correspondent à la nécessité d'exprimer un contenu.

C'est pour éprouver cette hypothèse que nous avons institué cette enquête.

Ici interviennent les considérations pratiques. Tel qu'il vient d'être énoncé, le problème est beaucoup trop vaste. Nul ne se soucierait — à moins d'y consacrer une année de travail — de le résoudre. Nous avions l'ambition d'interroger beaucoup d'auteurs ; nous ne pouvions songer à publier une bibliothèque stylistique.

Force a donc été de nous limiter.

Nous avons commencé par centrer la discussion. Il ne sera ici question que de la prose et, dans la prose, que du roman : le domaine demeure immense.

Il l'est même si dangereusement que nous avons préféré choisir un fil conducteur. Et c'est ici que je reviens au pamphlet d'Yves Gandon : *Cent Ans de jargon ou de l'Ecriture artiste au style canaille.*

Nous n'avons pas la prétention de l'avoir condensé en sept questions ; nous n'avons pas voulu le compléter en ajoutant une huitième question, très générale. Nous voulions simplement sonder de façon cohérente la conscience littéraire et lui laisser la liberté de s'exprimer sur ce qui lui paraissait essentiel.

Souhaitons que cette confrontation nous aide à voir plus clair.

Nous commencerons dès aujourd'hui à publier les réponses qui nous sont déjà parvenues. Et tout d'abord — parce qu'elles sont motivées et que ces motifs eux-mêmes peuvent être caractéristiques — trois fins de non-recevoir.

BLAISE CENDRARS **est bref :**

N'ayant pas reçu ce pamphlet qui vous sert de point de départ, je ne puis répondre à votre questionnaire.

★

GEORGES SIMENON **est net :**

Quelqu'un a dit : le style, c'est l'homme. J'ai dû le croire. Je ne me suis jamais posé la question.

Les gens qui se préoccupent de savoir si leur style est 1950 ou non, s'il apporte quelque chose à la littérature, s'il sera démodé en l'an 2000, que sais-je? me font penser à d'autres gens qui ne sont pas nécessairement écrivains et qui croient indispensable de se créer un personnage, le jouent avec plus ou moins de conviction en se regardant dans les glaces des devantures.

J'ai probablement tort. C'est pourquoi tant de critiques affirment que j'écris mal.

Cordialement vôtre.

★

MAURICE DRUON **se récuse :**

Je vous aime bien, vous le savez. Mais vous m'envoyez un sujet d'enquête qui n'est rien moins que le plan d'un art du style dans le roman, en huit parties. Repassez donc dans deux ou trois ans ; l'ouvrage sera peut-être fait.

Quant à M. Yves Gandon, j'ai comme un vague souvenir d'avoir été passablement maltraité par lui dans ses articles critiques, ce qui ne m'incite pas fort à prendre son pamphlet comme base de mes méditations.

Pardonnez-moi donc de ne pas vous envoyer quelques platitudes rituelles ; d'autres s'en chargeront aussi bien que j'aurais pu le faire.

★

Mais puisque, tout de même, on pourrait nous accuser d'enfoncer des portes ouvertes, nous amorcerons aujourd'hui la première question. Voici un premier aperçu de ce que donne la confrontation :

Qu'il y ait un style 1950, cela crève les yeux.
CLAUDE AVELINE.

Il n'y a pas de style 1950.
PAUL GUTH.

Je ne discerne pas un style 1950.
HENRI MONDOR.

Certainement.
PIERRE MAC ORLAN.

Il y a plusieurs styles 1950.
PIERRE DESCAVES.

Nous passerons la semaine prochaine à la justification.

(A suivre.)

PETITES CHRONIQUES

LE SOUVENIR D'ANNE MORGAN

La France se devait de rendre hommage à l'Américaine Anne Morgan, décédée en janvier dernier et qui s'était tant dépensée, durant les deux guerres, pour venir en aide à nos blessés. Une cérémonie a eu lieu le 27 mars dans la cour d'honneur des Invalides, où le général Juin, devant la plaque dédiée à la mémoire d'Anne Morgan, a évoqué la carrière de cette grande amie de notre pays.

NÉCROLOGIE

Eugène Pebellier

Le doyen de l'Assemblée nationale, Eugène Pebellier, député de la Haute-Loire, est décédé au Puy, où il était né il y a quatre-vingt-six ans et où il avait longtemps tenu un commerce de mercerie. On se souvient qu'aux élections de 1951 E. Pebellier s'était présenté à la place de son fils, ancien député-maire du Puy, inéligible pour avoir voté en faveur du maréchal Pétain en 1940. E. Pebellier fut élu brillamment, puisque la moyenne des suffrages obtenus par sa liste fut de 41.139, la liste la plus favorisée qui venait ensuite n'en obtenant que 21.236. Doyen de l'Assemblée nationale, E. Pebellier fut, en cette qualité, appelé à prononcer le discours d'ouverture de la nouvelle législature. Il présida aussi cette année, selon l'usage, la séance de rentrée où le bureau est renouvelé.

COURRIER MEDICAL

La presse savante

J'ÉTAIS venu consulter le docteur Macoumaye sur un problème administratif. N'est-il pas expert et médecin-conseil de la Sécurité sociale ? Je m'aperçus vite que ma question ne l'intéressait pas. Il avait dressé sur son bureau une pile de périodiques médicaux, un de nos plus grands et plus sérieux périodiques français, « l'année 1951 seulement », précisa-t-il. Puis il mesura soigneusement les arêtes de cette masse de papier, fit deux multiplications rapides et m'annonça mi-narquois, mi-consterné :

— 19 l. 44. Il est nécessaire qu'un médecin qui veut se tenir au courant — oh ! très superficiellement — ait ingurgité, dans l'année 1951, 19 l. 44 de médecine ! Et, croyez-moi, s'il est spécialiste, il faut qu'il y ajoute une bonne dizaine de litres de publications consacrées à son domaine propre, joignez-y quatre ou cinq litres de journaux syndicaux et ordinaux...

— Mais la publicité...

— Il faut la lire au même titre : par les voies les plus inattendues et les plus insidieuses elle atteint tout le monde, confrères et même clients, et notre profession est de celles où l'on n'a pas le droit d'être pris sans vert. Heureux le médecin qui s'en tire à moins de 30 litres par an ! Croyez-moi, cher ami, il faut pour être médecin un solide estomac.

Et, soucieux de m'être agréable, le docteur Macoumaye me fit un long exposé sur « la définition par analogie des actes ne figurant pas à la nomenclature ».

R.-J. M.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA RUSSIE SOVIÉTIQUE :

Paul Brière, *Salaires et Niveau de vie en U. R. S. S.* (Iles d'Or, 106 pages). Une question dont l'étude se heurte à deux obstacles : l'esprit de parti et la difficulté d'interpréter des statistiques de production exprimées en pourcentages par rapport à une base tenue secrète. L'Union soviétique fait la nuit sur son évolution économique.

Avec une objectivité parfaite l'auteur isole les chiffres d'une présentation inspirée par des fins de propagande. Il nous montre les dirigeants soviétiques revenant, après avoir expérimenté une économie sans monnaie, à l'orthodoxie capitaliste la plus classique — par exemple en rattachant (mars 1950) le rouble à l'or.

Sans doute leurs statistiques accusent une augmentation globale des salaires ouvriers et paysans depuis 1940. Mais la question reste de savoir dans quelle mesure le pouvoir individuel d'achat s'est accru et combien de nouvelles parties prenantes ont grossi l'effectif des travailleurs. En fait, dit M. Brière, tout concourt à placer le salaire direct moyen à Moscou au-dessous de 500 roubles. Un panier de provisions qui coûte 100 unités de travail aux Etats-Unis en représente 313 en France et 769 en Russie. Le salaire réel en U. R. S. S. est de deux ou trois fois inférieur au salaire réel en France. L'écart s'explique surtout par l'énorme différence, en Russie, des indices des biens de production (moyenne 880) et de ceux des biens de consommation (moyenne 2.443). Le régime sacrifie tout au développement de l'industrie lourde ; la fiscalité pèse de tout son poids sur les biens de consommation, les biens de production constituant, par définition, la propriété de l'Etat. A un siècle de distance l'Union soviétique reprend à son compte, pour l'industrialisation du pays, les méthodes d'exploitation de l'homme qui attirèrent sur le capitalisme libéral de l'Occident les foudres de Karl Marx.

L'INDE :

Révérend Père Yvon, *le Drame de l'Indépendance indienne* (Flammarion, 364 pages). Il faut rendre à Gandhi ce qui est à Gandhi, et à l'Angleterre ce qui est à l'Angleterre, nous dit l'auteur. A l'arrivée des Anglais l'Inde était dans un état de chaos sanglant. Ils réprimèrent les pratiques homicides et essayèrent de tirer la population de sa misère. Si Gandhi eut le mérite de faire voter en 1948 l'abolition des castes, on ne doit pas oublier qu'ils avaient eu l'audace de proclamer cette loi dès 1784. Ils ont construit des chemins de fer, des routes, des canaux.

En revanche, le Père Yvon leur reproche d'avoir échoué dans leur lutte contre la mortalité infantile et les épidémies. Loin de décroître, la mortalité indienne est en progression : le taux en est cinq fois plus élevé qu'aux Etats-Unis. Il les accuse d'avoir ruiné l'industrie artisanale et le commerce indigène au profit de l'industrie et du commerce anglais.

Le Père Yvon regarde l'hindouisme comme le plus grand obstacle à l'évolution de l'Inde. Son livre se termine sur un problème qui lui est cher : l'œuvre missionnaire aux Indes ; elle a 300.000 baptisés à son actif. L'Inde est au tournant le plus dangereux de son histoire. Le peuple prend conscience de sa misère imméritée. Il donnera sa confiance à qui s'occupera de le diriger et de le défendre. Les communistes sont à pied d'œuvre. « Qu'attendent les catholiques ? »

ALBERT MOUSSET.

IL ÉTAIT UN GRAND NAVIRE...

CE magnifique trois-mâts, qui évoque des âges révolus de la navigation, appartient à la marine suédoise, à laquelle il sert de navire-école. Après avoir effectué, avec trente-trois cadets à son bord, une longue croisière à travers le monde, il vient de regagner la Suède, et cette photographie, qui nous permet d'admirer sa silhouette fine sous l'imposante voilure, fut prise alors qu'il voguait, dans la Manche, vers les côtes baltiques.

Le général Guillaume félicite M. Jacques Augarde. Entre eux, le capitaine de vaisseau Lherminier.

PRÉSENTATION D'UN LIVRE

DANS les salons de *Rhin et Danube*, où se pressait une assistance nombreuse et choisie, le général Guillaume, résident général de France au Maroc, a présenté un livre de M. Jacques Augarde, sénateur de Constantine, ancien secrétaire d'Etat aux Affaires musulmanes. Ce livre est intitulé *Tabor*. M. Jacques Augarde, qui fut officier adjoint de goum puis officier de liaison auprès du chef prestigieux du 1er G. T. M., le colonel Leblanc, y a retracé avec beaucoup de pittoresque la part prise aux campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne par les guerriers marocains.

Le général Guillaume, qui a préfacé *Tabor*, a, dans une élégante improvisation, rappelé les brillants états de service de M. Augarde, qui signa ensuite son livre. M. Emmanuel Temple, ministre des Anciens Combattants, et le général de Monsabert assistaient à cette réunion.

LE CENT CINQUANTENAIRE DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

Pour commémorer le cent cinquantenaire de la parution du *Génie du christianisme*, le Syndicat d'initiative de Savigny-sur-Orge organise une exposition Chateaubriand. C'est en effet dans cette aimable localité que le grand écrivain, au cours d'un séjour qu'il y fit en 1801 avec Mme de Beaumont, mit la dernière main à l'ouvrage qui allait apporter un bouleversement dans la littérature. L'exposition, qui comprend plus de deux cents pièces de différents musées et bibliothèques, est placée sous le patronage de M. Edouard Herriot. Elle sera inaugurée le samedi 19 avril et à cette occasion une plaque sera apposée sur la propriété jadis occupée par Chateaubriand.

M. PAUL VIALAR, PRÉSIDENT DES GENS DE LETTRES

En remplacement de M. Pierre Descaves, qui, statutairement, ne pouvait se représenter, le comité de la Société des gens de lettres a élu comme président, à l'unanimité, M. Paul Vialar. Celui-ci est le quarante-cinquième écrivain à occuper cette présidence. Très préoccupé par les problèmes que pose l'organisation de la profession littéraire, il entend poursuivre l'œuvre entreprise par ses prédécesseurs.

NOUVELLES DE L'UNION FRANÇAISE

Les Blancs en Afrique Noire

Pour l'ensemble A.-O. F., A.-E. F., Cameroun et Togo la population non africaine a doublé entre 1946 et 1951, passant de 48.000 à 96.000 âmes. Au Cameroun elle a triplé entre ces deux dates. Voici les plus grandes villes blanches de l'Afrique Noire française : 1) Dakar, avec 23.000 non-Africains sur un total de 200.000 habitants ; 2) Brazzaville, 6.000 ; 3) Abidjan, 5.800 ; 4) Douala, 5.000. — P. D.

NOUVELLES RELIGIEUSES

En Chine les persécutions continuent

Deux nouveaux prélats français viennent d'être expulsés de Chine. Ce sont : l'archevêque de Kweivang, Mgr Jean Larrart, en Chine depuis 1910, et Mgr Boisguérin.

Quelques jours après, Mgr Alexandre Derouineau, archevêque de Kunming, également expulsé de Chine, arrivait à Hong-Kong. Mgr Derouineau a déclaré qu'il restait encore dix-sept missionnaires catholiques au Yunnan.

Distinctions

En souvenir du Congrès eucharistique national de Nîmes, S. S. Pie XII a nommé S. Exc. Mgr Girbeau, évêque de cette ville, assistant au trône pontifical, et M. le chanoine Jullian, vicaire général, prélat de la maison de Sa Sainteté.

Légion d'honneur

S. Exc. Mgr Moussaron, archevêque d'Albi, a épinglé la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine du Frère Vigouroux, qui, pendant trente-cinq ans, enseigna le français aux petits Japonais.

La croix de chevalier a été décernée, au titre des Anciens Combattants et Victimes de la guerre, au Frère Ferraton, directeur de l'école Saint-Philippe-du-Roule.

La messe inaugurale du gratte-ciel d'Amiens

Le plus haut gratte-ciel d'Europe vient d'être inauguré à Amiens. S'élevant à 102 mètres, le bâtiment a été baptisé « tour Perret », du nom de son constructeur, Auguste Perret. Une messe a été célébrée par M. le chanoine Desmarquest.

AVIS FINANCIERS

SOCIÉTÉ DES USINES CHIMIQUES RHONE-POULENC

La société porte son capital de Fr. : 3.157.500.000 à Fr. : 4.210.000.000 par l'émission, à Fr. : 4.500, de 421.000 actions nouvelles de Fr. : 2.500 nominal, portant jouissance du 1er janvier 1952.

Les actionnaires peuvent souscrire à titre irréductible une action nouvelle pour trois actions regroupées de Fr. 2.500 (ou pour 7.500 francs de capital nominal représentés indifféremment par des actions de Fr. : 2.500 et de Fr. : 250 non encore regroupées), ainsi qu'à titre réductible.

Les souscriptions et versements sont reçus sans frais jusqu'au 9 mai 1952 inclus à la Société Générale, au Crédit Commercial de France, à la Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie, à la Banque de Paris et des Pays-Bas et au Crédit Lyonnais.

(B. A. L. O. du 24 mars 1952.)

CRÉDIT INDUSTRIEL & COMMERCIAL

Les assemblées du 1er avril ont approuvé les comptes de l'exercice 1951, qui se soldent par un bénéfice net de Fr. : 184.138.116, fixé le dividende à 650 francs net par action payable à partir du 15 avril, porté le montant des réserves à 500 millions et constaté la réalisation définitive de l'augmentation du capital à 1 milliard de francs.

LES SPECTACLES

« GAY PARIS »
Capitale du plaisir !
la nouvelle revue du
CASINO DE PARIS
tel que son nom l'indique marie à la fois la gaîté, la beauté, l'art et l'esprit aux yeux éblouis du monde entier.

LES DISQUES NOUVEAUX

Quelques mélodies

Madame Camille Chevillard, l'épouse de l'illustre chef d'orchestre, avait été attirée autrefois par le douloureux poème de Frédéric Rückert consacré aux enfants morts, découpé en cinq mélodies par le musicien Gustav Mahler. Elle traduisit les paroles dans notre langue. Un disque de longue durée groupe maintenant ces chansons qui forment un cycle et ne doivent pas être entendues séparément. Cette œuvre s'apparente ainsi à la production romantique d'un Schubert et d'un Schumann. Le texte est reproduit en français, en anglais et en allemand sur l'album qui contient cette précieuse plaque d'ébonite, atteignant ainsi un vaste auditoire, apte à saisir le sens exact du tragique récit. La première partie : *D'un jour nouveau l'aurore luit,* souligne le désaccord qui règne entre le sombre drame survenu la nuit, cette affreuse perte d'un petit être cher, et la beauté du jour éclairé par le soleil vainqueur.

Une indicible tristesse aux inflexions tendres caractérise *Je sais pourquoi si tristement vos âmes,* page grave, d'une poignante douceur, marquée par quelques envolées lyriques. *Quand ta mère en deuil* offre un aspect particulièrement évocateur. *Je rêve qu'ensemble ils se promènent* reflète le souvenir d'excursions réalisées aux temps heureux et témoigne d'une sérénité sans révolte. Elle gronde pourtant, se manifeste, s'enfle, violente, dans la conclusion : *Par cet orage.* C'est pourtant la résignation qui l'emporte dans les dernières mesures, apaisées. Il paraît difficile de mieux résumer une tragédie que ne l'a fait Gustav Mahler. L'interprétation vocale est assurée avec une exceptionnelle sensibilité par Herman Schey, baryton, soutenu par l'orchestre de Résidence de La Haye conduit par Willem Van Otterloo (disque Philips Minigroove, 33 1/3).

Un disque nain (Philips 78 Minigroove) contient dans ses sillons *les Berceaux,* de Gabriel Fauré. Armand Mestral se charge de les présenter avec toute la nostalgie voulue, soutenu au piano par Irène Aïtoff. Sur l'autre face sont inscrits *les Deux Grenadiers,* de Schumann, exécutés par les mêmes artistes.

W.-L. Landowski.

COURRIER MUSICAL

Pierino Gamba

Premier en date des enfants prodiges apparus dans l'après-guerre, Pierino Gamba fut suivi de près par de plus jeunes rivaux que le temps, selon les cas, a consacrés ou éliminés. Hier enfant prodige, il est aujourd'hui adolescent prodigieux. Le bambin en culotte courte a pris l'aspect d'un petit jeune homme, et pour un public avide de miracles le miracle a cessé, du moins en apparence.

C'est pourtant une somme réellement prodigieuse de talent, de précoce expérience et de conscience professionnelle que représente la mise au point d'un concert comme celui que vient de diriger Pierino Gamba, à la tête de l'orchestre Colonne. A quinze ans il est déjà ce maître à qui rien n'échappe de l'écriture, de la construction, du rythme et de la signification de la musique. Il sait aussi le style propre à chaque œuvre ; sa sensibilité pénétrante, déjà profondément mûre, souligne la majesté d'une ouverture de Gluck (*Iphigénie en Aulis*), le frémissement et la vie rythmique d'une symphonie de Mozart (*sol mineur*) ; de la puissance beethovenienne il a une perception toute proche. Et l'on s'en étonne d'autant plus qu'il retrouve l'ingénuité et le charme de son âge quand il nous présente sa première composition symphonique, *Traversée* (op. 1, œuvre de la treizième année), où il ne fait que traduire, candidement, des impressions bien enfantines. Le contraste n'est-il pas, à lui seul, un vrai prodige ?

L. Maurice-Amour.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Le « Horse-Show » de Pau, rendez-vous habituel des grandes cravaches, a été un succès de plus à l'actif de la Société hippique française, qui lui donne tous les ans l'appoint de son prestige et de son organisation. Sous la présidence du vicomte de Vaufreland et la direction effective du colonel Jalenques de Labeau, les pistes de la Haute Plante permirent des galops pleins d'espoir en ce début de saison. Du reste, peu d'obstacles spécifiquement palois, en dehors de la butte 1 m. 55/3 m. 05 au bord d'attaque assez sec du talus précédé d'une barre de bouleau, et d'un gros *bull finch* typiquement *fox hunt.* Les Espagnols avaient détaché plusieurs de leurs champions, dont M. Goyoaga, en selle sur Menorca. Parmi les vainqueurs des premiers jours, Mlle Bonnaud, toujours joyeuse lorsqu'il y a gros à sauter ; M. Jonquères d'Oriola, pilotant plein train Capitaine et Yvonne ; le colonel des Roches de Chassay, très en verve, ainsi que M. Calmon, spécialisé dans les « cracks » de l'écurie Villenave, renouvelée par un brelan étourdissant de quatre ans, et enfin le chevalier d'Orgeix, deux fois gagnant sur Kildias, le vétéran de Mme Roblin, en des échappées sans réplique dans le Jurançon et le Critérium. Dans cette dernière épreuve il est sans faute en 1' 14" 1/5, devant MM. Calmon et Béghin, malgré une pluie inopportune et un terrain s'apprêtant à devenir lourd. S'intéressent au tournoi : le vicomte de Castelbajac, président du Cercle anglais ; le marquis du Vivier, maître d'équipage du Pau Hunt, et citons parmi les concurrents : Mme Lalonde, Mme d'Orgeix, Mlles Gurdjian, Balet, Grawits, Howlett ; MM. Horngreen, Dupuy de Laurière et Carreyre ; commandants Lacabe, Plasteig ; M. Moizard, M. Jamme, officier des haras, etc.

A l'Etrier la première manche des quatre concours hippiques organisés pour les S. H. R. et U. est revenue à l'équipe du Cercle du bois de Vincennes avec 3 points. Au classement individuel, la première place à M. Wischnegradsky, de l'escadron de Verdun.

Tré-Hardy.

VISITE AUX MONUMENTS HISTORIQUES

Par les soins de la direction de l'Architecture et de la Caisse nationale des monuments historiques, des visites-conférences sont organisées tous les jours à 15 heures (dimanche et mardi exceptés) à Notre-Dame de Paris, à la Sainte-Chapelle et à la Conciergerie. Rendez-vous à l'entrée de chaque monument.

COURRIER THÉATRAL

« Double-Blanc » aux Bouffes-Parisiens

Deux sœurs jumelles, de visage et de corps rigoureusement semblables, s'éprennent du même homme et décident de l'épouser toutes les deux. Elles vivent dans un château, avec une vieille grand-mère qui tire à la mitraillette sur les oiseaux et un valet de chambre qu'elles obligent à jouer du piano pour tourbillonner en dansant autour de lui.

Cette intrigue n'a guère d'importance ; elle est à peu près anodine, et l'auteur lui-même ne doit pas la prendre beaucoup au sérieux. Aurait-il d'ailleurs écrit *Double-Blanc* s'il n'avait rencontré sur sa route les deux sœurs jumelles Geneviève et Odile Berney, qui tiennent leur rôle avec autant de grâce que de fraîcheur ? C'est bien plus pour cette charmante « farce de la nature » que pour ses cinq tableaux aimables et longuets que le *Double-Blanc* de M. Jean le Marois peut faire une honorable carrière. Mme Jeanne Lion, qui semble un peu effrayée par sa mitraillette, et M. Gabaroche, en valet de chambre, sont plaisants. Dominique Nohain pêche par quelque fadeur, qui explique mal la double ardeur des bessonnes. — Y. G.

ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES
de MARCEL AYMÉ
LOCATION OUVERTE 14 jours d'avance

UNE INITIATIVE MONDIALE ... ET FRANÇAISE

L'une des toutes premières maisons françaises qui ont été à l'origine et des grands magasins et de la confection : la Belle Jardinière, vient de s'assurer l'exclusivité d'un procédé absolument révolutionnaire en matière d'habillement : le BODYGRAPH... et cela avant même l'Amérique, qui commence à s'y intéresser.

Plus de longs et multiples essayages, mais un seul à la commande : celui d'un « modèle » particulier, vrai conformateur, dont les coutures sont à « marges extensibles ». Le coupeur obtient ainsi, après photographie des marges, le moule du vêtement parfaitement adapté, et cela quels que soient les goûts de l'acheteur, cintré, ample, etc.

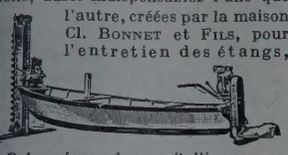
Avantages : économie de tissu, économie de frais de remise au point, économie de temps et donc économie d'argent... particulièrement appréciée dans les circonstances actuelles et qui vient à point pour aider et activer la campagne de baisse et de défense du franc.

Félicitons la Belle Jardinière pour son heureuse initiative.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

BLOC-FAUCARD
BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal)
PROPULSEUR AMOVIBLE

elles sont les trois heureuses innova-ions, aussi indispensables l'une que l'autre, créées par la maison Cl. Bonnet et Fils, pour l'entretien des étangs,



Bateau-faucardeur métallique avec propulseur amovible.

anaux et bras de rivières, et ompletées, le cas échéant, par la rague pour curage construite par même maison.

Pour tous renseignements : Établis-ements Bonnet et Fils, construc-eurs, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

SURDITÉ VAINCUE

Amélioration progressive d'audition. Elimination de bourdonnements avec Micro-Tympan américain du docteur Reichmann, invisible, sans pile ni fil. Notice discrète gratuite sans engagement, J. Rouffet et Cie (service XG), 23, rue Saint-Michel, Menton (Alpes-Maritimes).

L'AUTOMOBILE VOUS DÉVOILE

dans son numéro d'avril tout ce qu'il faut savoir avant d'acheter une voiture d'occasion ; la vérité sur les nouvelles voitures ; le règlement du championnat du monde « économie-moyenne »... et le supplément spécial « Sports mécaniques », soit 20 reportages, 180 photos, 52 pages.

En vente partout, à défaut contre 80 francs à l'Automobile, 8, rue de Milan, Paris (9e).

FAITES VOUS-MÊME VOS SOUS-VERRES

Le décor fait la joie de « vivre chez soi ». Les photos, hors-texte, gravures mis sous verre embellissent votre intérieur à peu de frais. Avec SOUVER NOP, bande de papier de luxe gommée et prépliée, vous ferez vous-même des sous-verres impeccables avec garantie d'une réussite totale. Vingt-cinq nuances.

FIXO NOP

Attaches spéciales en papier Kraft ou toile avec anneau en laiton pour la suspension des sous-verres. En vente dans les bonnes papeteries et maisons de photos.

Exclusivité Corector-Adhésine.

AH ! METTRE DE LA CHALEUR EN CONSERVE...

... pour l'hiver prochain.

C'est facile : faites donc installer dès maintenant les joints métalliques Benoît à vos fenêtres et à vos portes. L'hiver prochain votre chaleur, chèrement acquise, n'ira plus réchauffer les nuages. Les joints métalliques Benoît, invisibles, suppriment les courants d'air, les infiltrations de vent, pluie, bruits, poussières et vous assurent un confort insoupçonnable : économie de chauffage de 35 %. Des milliers de références dans toute la France. Garantis dix ans. Attention : prix spéciaux d'été jusqu'au 31 août. Demandez la documentation n° 46 aux Etablissements E. Benoît et Cie, Joints métalliques, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). TAItbout 66-24.

POUR LA 2 CV CITROËN

Voici la malle arrière, dernière création Speed, à laquelle s'ajoutent les enjoliveurs de roues, la gaine de volant et le pare-chocs. Sur le plan technique les Établissements Speed permettent une augmentation de puissance par leur pipe d'admission.

Pour tous renseignements : Établissements Brissonnet, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly. Tél. MAI. 87-40.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

René Arcos : *Romain Rolland* (Mercure de France).

René Arcos est l'un des cinq fondateurs de la fameuse Abbaye de Créteil que Georges Duhamel évoquait ici dans un récent « Samedi » à propos de la commémoration de l'éphémère phalanstère qui marque dans l'histoire littéraire du début de ce siècle. Ce n'est point au temps de l'Abbaye — alors seul le musicien Doyen semble avoir été en relation avec l'écrivain de *Jean Christophe* — mais quelques années plus tard, dans l'été de 1915, que René Arcos connut Romain Rolland. Il devait demeurer son ami fidèle jusqu'au dernier jour. Ce livre n'est point une vie de Romain Rolland, ouvrage « symphonique » que René Arcos se réserve de nous donner, mais, comme il l'écrit lui-même quelque part, « une méditation capricieuse et fervente dans la compagnie d'une grande ombre ». On y voit l'écrivain à ses commencements, durant les recherches pour une poésie dramatique largement populaire ; puis « au-dessus de la mêlée » ; enfin, lors des journées de juin 1940, que René Arcos vécut près de lui à Vézelay. Un long et précieux fragment du Journal de Romain Rolland pendant la première guerre enrichit encore le livre. Il se termine par un « sottisier », recueil d'opinions sur Rolland où se rencontrent certes beaucoup d'attristantes sottises et aussi quelques jugements moins sommaires.

Yves Florenne.

UNE EXPOSITION KATHERINE LIBROWICZ

Nos lecteurs ont déjà eu l'occasion d'apprécier le talent de Katherine Librowicz.

On aime particulièrement la douceur avec laquelle son pinceau caresse les visages d'enfants.

Ce peintre vient d'organiser une exposition où des œuvres très diverses font valoir les aspects variés de son talent.

Notre photographie montre, au vernissage, M. Dan Walck, mari de l'artiste, Katherine Librowicz, M. Paul Vialar, le nouveau président de la Société des gens de lettres, et Mme Paul Vialar.

A TRAVERS LES GALERIES

Peintre du Nord, paysages méridionaux

Georges A. de Pogédaieff, peintre et illustrateur, présente un ensemble important de ses œuvres à la Galerie Durand-Ruel. Une certaine antithèse apparaît entre le peintre et l'illustrateur ; le premier, en homme du Nord, chérit la pâte pleine, la matière riche et se montre surtout inspiré par la nature, dans un profond réalisme non dénué de poésie ; le second, l'illustrateur, s'il est souvent d'un naturalisme intransigeant, se révèle beaucoup plus imaginatif, visionnaire même, et les illustrations qu'il nous a laissées, notamment de *l'Apocalypse,* en sont un témoignage. Il présente ici quelques dessins originaux, pour l'illustration de *la Puissance et la Gloire,* de Graham Greene, et pour la *Sainte Agnès,* de Paul Claudel. Mais la part la plus importante de cette exposition est la peinture. Et dans ce domaine Pogédaïeff est sollicité par tous les genres : portraits, nus, natures mortes et surtout paysages.

Parmi ses portraits nous avons été attiré vers un buste de *Jardinier provençal,* au visage expressif et comme buriné par les saisons et l'effort dans la nature ; d'ailleurs l'artiste nous disait : « Ce portrait, c'est un paysage ; il est révélateur du pays, qui s'inscrit rudement sur le masque de cet homme ! »

Nous signalerons parmi les natures mortes une composition en blanc, gris et rouge solidement établie et harmonieusement conçue, ou encore une autre aux subtilités de blancs, mordorés et mauves nuancés avec la plus grande délicatesse.

Georges A. de Pogédaieff.
La Route à Fourneuf.

Le mont Ventoux, les collines, la plaine sont pour lui le prétexte à de nombreuses œuvres, très diverses par la vision, mais toujours reliées entre elles par la personnalité de leur auteur.

Un miniaturiste moderne

A la Galerie Palmes, Jean Schubnel vient d'exposer des peintures qu'il consacre à la Touraine.

Ce « jardin de la France », il le voit comme les artistes du moyen âge ; c'est-à-dire avec une ingénuité, une perception des détails qui le rangent parmi le groupe des artistes « naïfs ».

Qu'il s'agisse du château d'Amboise ou des bords de l'Indre près d'Ussé, chaque site est interprété avec minutie, avec originalité aussi ; ses parcs semblent le lieu de rendez-vous des « petites filles modèles ». Mais dans les œuvres de la comtesse de Ségur ne trouvons-nous pas une part de rêverie liée à une charmante réalité ?

Maurice Sérullaz.

Un livre de voyages pas comme les autres

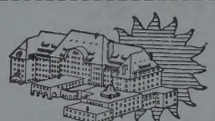
Éditions "JE SERS" Paris

GABRIELLE BERTRAND

Le Peuple de LA JUNGLE

Au cœur secret des pays Moï, avec
l'Doat, le traqueur d'éléphants
l'Doat, le conteur de légendes
l'Doat, frère de Kim et de Mowgli
10 planches de photos, cart. : **570** fr.

LES
BONS DU TRÉSOR
A INTÉRÊT PROGRESSIF
SOUSCRITS A PARTIR DU 17 MARS 1952
SONT ADMIS APRÈS SIX MOIS
EN PAYEMENT DES IMPOTS DIRECTS
AVEC LE BÉNÉFICE D'UNE MAJORATION DE 10 %
DES INTÉRÊTS COURUS
●
PRIX D'ÉMISSION : 4.975 Frs
PRIX DE REMBOURSEMENT
CROISSANT DE 3 MOIS A 3 ANS JUSQU'A 5.625 Frs



Venez cet été à Suvretta Haus, St-Moritz. Tous les sports sous le soleil et à l'air vivifiant des Alpes, Dancing, Cabaret, Galas dansants, cuisine renommée. Pension complète 26 Frs Suisses par jour. Location aux Agences de Voyage ou directement à
SUVRETTA HAUS
ST. MORITZ, SUISSE

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

● PALAIS DE LA MÉDITERRANÉE

Avec la couronne de son Casino le plus somptueux de France, l'écharpe scintillante de ses Hôtels de qualité, toujours en fête,

NICE
veut dire Beauté
fleurs, plaisirs, luxe, confort, sous un ciel azuré.

NÉGRESCO
RUHL
PLAZA
ROYAL
ANGLETERRE
ATLANTIC
SPLENDID
MONDIAL

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Les émissions françaises pour 1951

Le ministère des P.T.T. vient de faire connaître le programme des émissions de timbres-poste pour cette année.

Afin de répondre aux vœux des philatélistes, il a été décidé de réduire le nombre des émissions grevées d'une surtaxe. Après le 12+3 fr. de la *Journée du timbre*, paru le 8 mars, on prévoit seulement deux séries à surtaxe. La première verra le jour en mai ou en juin et sera consacrée à six personnalités célèbres de la seconde moitié du XIXe siècle. En voici la liste : Flaubert, pour la littérature ; Manet, pour la peinture ; Sains-Saëns, pour la musique ; Henri Poincaré, pour les sciences ; Haussmann, pour l'urbanisme. La plus forte valeur sera réservée comme de coutume à un chef d'Etat, Thiers. Enfin, au mois de décembre paraîtront deux vignettes, dont les sujets, se rapportant à l'enfance, seront tirés de tableaux de maîtres.

Le programme des émissions de timbres sans surtaxe est assez copieux. En voici le détail : timbres en l'honneur du maréchal de Lattre de Tassigny ; commémoratifs de Laënnec et de Léonard de Vinci ; timbres évoquant le viaduc de Garabit et la porte de France à Vaucouleurs ; commémoratifs du quatorzième centenaire de la fondation de l'abbaye de Sainte-Croix à Poitiers, du dixième anniversaire de la bataille de Bir-Hakeim, du douzième anniversaire des combats de Narvik, de la réunion à Strasbourg du Conseil de l'Europe.

Peu de changements sont prévus pour la série courante : on annonce seulement l'émission d'un 20 fr. représentant le château de Chambord, et il semble que le type *Marianne* ne sera pas remplacé de sitôt.

J. BELLAY.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

ANJOU Très belle PROPRIÉTÉ. Exploitation vinicole. 35 ha. Gros rapport. en Sté. PAS. 18-01.

CHRONIQUE FLORALE

Commodité des fleurs à bulbes

Voici venue l'époque où les propriétaires de jardins songent à renouveler parterres et corbeilles et font leur choix parmi les espèces décoratives.

Leur préférence semble de plus en plus se porter vers les oignons à fleurs, dont la vogue augmente chaque année. A cela on peut trouver de multiples raisons, en tout premier lieu la facilité de leur transport — rien ne voyage plus facilement qu'un bulbe — ensuite la simplicité et la sécurité de leur culture. Le bulbe porte en lui toutes les réserves nécessaires à sa vie future ; dans une terre normale il se renouvelle et amasse toutes les provisions pour l'année à venir. De la sorte, l'horticulteur retrouve à l'automne, pour l'année suivante, tous les éléments d'une nouvelle plantation, qui cette fois sera gratuite.

AGRIFLAMME LANCE-FLAMME AGRICOLE

BRULEUR A GRANDE PUISSANCE
fonctionnant au pétrole

POUR TOUTES APPLICATIONS AGRICOLES OU INDUSTRIELLES

DÉTRUIT les mauvaises herbes, les ronces, etc.
Aseptise les terres, carbonise les détritus.

DÉCAPE, DÉGÈLE, DÉSINFECTE
poulaillers, étables, bergeries, porcheries, etc.

ET POUR CENT AUTRES USAGES

Appareil complet, emballé, franco France continentale : **16.300 francs**

Autres modèles à 2 et à 4 brûleurs. - Notice G sur demande.

TECHNIQUES AGRICOLES MODERNES DAN
9, rue Mazarine, PARIS-6e 83-38

ÉTUDIANTES ÉTUDIANTS
SAMEDI-SOIR
FORME
" LE GOUVERNEMENT DES JEUNES "
LES GRANDS PROBLÈMES VUS PAR LES GRANDES ÉCOLES
LISEZ TOUS LES DÉTAILS dans
SAMEDI-SOIR

Palais de l'Automobile et du Cycle
Section du Matériel de Bureau
Grande Section de l'Alimentation
Pavillon de l'Union Française
Participations étrangères
Section de la Mécanique
Salon de l'Ameublement
Salon de la Radio - Salon de l'Artisanat

DU 8 AU 23 JUIN
XXXIe
FOIRE
internationale de
BORDEAUX
GRANDE SEMAINE AGRICOLE DU 15 AU 23 JUIN

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.